

Sentier de Villeméjane n° 15

Sr Katharina Schächl
Pr Jean Ansaldi

L'AGNEAU IMMOLÉ

*

Hymnes et liturgies de l'Apocalypse

2001

Sœurs protestantes - 30570 Valleraugue - tél. 04 67 82 22 46

INTRODUCTION

Il n'entre pas dans la vocation des *Sentiers de Villeméjane* d'offrir une introduction scientifique à des textes bibliques; par ailleurs, notre réflexion ne portera pas sur l'Apocalypse en général mais sur certains hymnes qu'elle contient et qui nous offrent un bon aperçu sur la liturgie de quelques Églises du dernier quart du premier siècle, peut-être plus en amont encore.

Les remarques sommaires qui suivent sont donc essentiellement de seconde main et visent à donner une idée générale. Les lecteurs qui voudraient approfondir cette introduction se rapporteront à un article de Pierre Prigent, « L'interprétation de l'Apocalypse en débat » qui donne un excellent panorama sur l'histoire de la recherche concernant ce livre du Nouveau Testament¹. Pour qui veut travailler davantage, on lira du même auteur la dernière édition de son monumental commentaire, particulièrement son introduction. Nous lui devons tellement, pour ce qui concerne la rédaction de ce *Sentier*, que nous avons renoncé à le citer explicitement à chaque emprunt pour ne pas alourdir le texte².

Nous nous contenterons donc de quelques remarques introductives sommaires :

1. Le livre de l'Apocalypse peut paraître incompréhensible et rébarbatif à première lecture, tant il utilise des symboles divers et en apparence énigmatiques (les 24 vieillards, les 4 bêtes monstrueuses, le dragon, etc). Pourtant ces symboles sont largement empruntés à l'Ancien Testament (Ézéchiel, Daniel, Exode, Ésaie, etc)³. Ils sont aussi tirés d'autres textes connus, certains depuis peu, tels des prières et des chants des synagogues juives, tels les *Treize cantiques pour treize sabbats* en usage dans la communauté de Qumran. Le recours à ces sources ne résout pas tout mais aide grandement à comprendre.

2. On a souvent pensé que les Églises à qui s'adressait ce texte étaient lourdement persécutées par l'empire romain. Les recherches récentes ont conduit à nuancer cette opinion : ce qui, en fin de premier siècle, menaçait principalement ces communautés chrétiennes, c'était les idoles païennes véhiculées par la culture romaine et sa divinisation de l'empereur. Depuis la mort et la résurrection du Christ, nous dit l'auteur de l'Apocalypse, Satan a été précipité sur la terre et travaille à séduire les chrétiens; Rome et ses autorités sont à son service : comme le Christ, l'adversaire marque ses fidèles d'un signe; comme le Christ, Néron est mort et doit ressusciter⁴, etc.

Le risque qui menace les Église n'est donc pas avant tout celui de la persécution mais plutôt celui de l'idolâtrie. Notre auteur entend donc recentrer les communautés chrétiennes autour du culte dû à Dieu et à l'Agneau immolé.

¹ *Études théologiques et religieuses*, 2000/2, p 189 ss.

² *L'apocalypse de Saint Jean*, Genève, Labor et Fides, 2000. On y trouvera en outre une bibliographie suffisante.

³ D'où l'importance de lire les textes vétero-testamentaires que l'on signalera chemin faisant.

⁴ C'était une croyance populaire forte. Cf Ap 17/9 ss où l'auteur nous informe que, contrairement au Christ, si Néron ressuscitait, ce ne serait pas pour longtemps.

3. Une lecture superficielle peut nous piéger en nous laissant croire que le voyant de l'Apocalypse entend décrire un enchaînement d'étapes catastrophiques qui se suivent l'une l'autre et qui s'achèveront dans le Royaume final. Effectivement certaines séries séquentielles risquent de nous surprendre dans ce sens : ouvertures successives des sept sceaux, sonneries des sept trompettes, déversements des sept coupes, etc. En réalité, une lecture attentive permet de montrer qu'il ne s'agit pas tellement d'étapes qui s'enchaînent que d'éclairages divers et sous des angles différents d'une même réalité : la victoire du Christ sur les idoles et donc la supériorité du culte qui lui est rendu sur les célébrations païennes.

L'auteur de l'Apocalypse plaide donc pour une *eschatologie réalisée* : depuis Pâques, le Christ est *déjà* vainqueur, les fidèles sont *déjà* sauvés, ils constituent *dès maintenant* un peuple de prêtres chargé du culte véritable et du témoignage fidèle. Dans cette situation, l'Église est certes souffrante en raison de l'opposition des hommes; mais en fait, pour qui sait discerner la réalité profonde des choses, elle est *déjà* triomphante car associée au culte céleste.

Celui qui se présente sans cesse dans ce livre comme « le venant » répond, par son mouvement, à la prière ecclésiale qui dit *Maranatha* (1 Co. 19/22; Ap. 22/20b). Or ce mot peut prendre deux sens différents selon la manière dont on le découpe :

- *Maran atha* : « Le Seigneur est venu ». Tranquille assurance de qui croit.

- *Marana tha* : « Viens Seigneur ». Appel tendu mais confiant.

Le Seigneur, comme il le fit pour les pèlerins d'Emmaüs, vient dans le culte (Parole et sacrements); il reviendra aux termes de l'histoire. Toutefois les événements finaux n'apporteront aucune surprise mais rendront visible aux yeux de tous ce qui déjà existe⁵. L'Apocalypse n'exclut certes pas le retour en gloire du Christ mais affirme avant tout la « venue » du Seigneur et de son Père dans l'aujourd'hui de la vie de son Église⁶.

4. Il semble que l'Apocalypse n'ait pas été écrite d'un seul jet dans le texte que nous disposons aujourd'hui. La majorité des spécialistes distinguent deux versions :

a) La première ne contenait pas les *Lettres aux sept Églises*, ni la finale actuelle. On peut affirmer que, après la présentation (1/1-3), elle commençait en 4/1 par la description du culte céleste et se terminait en 22/5⁷.

b) Jean reprit plus tard son texte en y ajoutant à son début les *Lettres aux sept Eglises* avec une introduction (soit de 1/4 à 3/22) et une nouvelle conclusion (22/6-21). Il va de soi que, pour rester cohérent, cet ajout conduisit à quelques réajustements dans le corps du texte. Ils ne nous retiendront pas ici.

Peut-on préciser la date de la rédaction finale ? La liste des empereurs dont nous avons déjà parlé (cf. références en note 4) et quelques autres arguments permettent d'affirmer que notre auteur mit la touche finale à son œuvre sous le règne de Domitien, soit entre 81 et 96 après Jésus-Christ.

5. Reste à parler de cette mystérieuse figure qui se donne comme l'auteur, soit « Jean son serviteur » (1/1), « Jean le prophète » (22/8-9).

Une comparaison minutieuse du vocabulaire et des idées théologiques entre l'Apocalypse et l'évangile de Jean aboutit à deux conclusions en tension :

a) Les différences sont trop grandes pour accepter que les deux « Jean » soient un seul et même auteur.

⁵ Dans le langage courant, le mot « apocalypse » est devenu synonyme de « catastrophes ». En fait c'est une fausse compréhension : le mot grec utilisé signifie « dévoilement », « révélation ».

⁶ É. Cuvillier fait remarquer que certains auteurs du Nouveau Testament témoignent des événements de la Croix et de la résurrection en les mettant en récits (comme les évangélistes), d'autres en utilisant des confessions de foi [cf. *Sentier 13*]. Il ajoute : « L'Apocalypse de Jean opte pour un troisième langage, le langage liturgique. Celui-ci opère sur le registre de la prière; c'est un langage poétique. [...] Pour Jean, Christ vit et règne dans le culte de la communauté et la proclamation liturgique ». (« Christ ressuscité ou Bête immortelle ? Proclamation pascale et propagande impériale dans l'Apocalypse de Jean », in D. Marguerat éd. *Résurrection, L'après-mort dans le monde ancien et le Nouveau Testament*, Genève, Labor et Fides, 2001, p 252).

⁷ Il est important que le lecteur se reporte à ces textes pour comprendre, et ne se contente pas de « faire confiance » aux auteurs de ce *Sentier* !!!

b) Les ressemblances sont trop fortes pour faire de ces deux « Jean » de complets étrangers l'un à l'autre.

On conclut généralement ainsi : il existait, dans le dernier quart du premier siècle, une école de pensée johannique à laquelle ces deux auteurs distincts appartenaient. Ce qui explique leurs ressemblances mais aussi leurs différences.

*

Terminons cette introduction en précisant notre projet.

Nous l'avons dit, il ne s'agit pas d'étudier ce livre en lui-même, a fortiori dans sa totalité ! Poursuivant le travail inauguré avec les psaumes des montées, puis continué avec les cantiques christologiques insérés dans les épîtres pauliniennes et post-pauliniennes, nous nous pencherons cette fois-ci sur les hymnes utilisés par l'auteur de l'Apocalypse. Selon lui, le culte célébré dans nos Églises est un reflet du « culte céleste » sur lequel nous allons revenir. À travers la description de celui-ci, Jean nous ouvre des fenêtres qui nous permettent de percevoir quelque chose des célébrations chrétiennes de son époque. Après un temps de lecture des textes, nous aurons un moment de reprise systématique et donc d'actualisation.

Toutefois ces hymnes et ces dialogues liturgiques ne seront pas seulement reçus intellectuellement; ils seront aussi priés lors de nos rencontres. Mis en musique, ils seront enfin chantés lors des offices⁸.

Cette dynamique ouvrira sans doute, comme cela a été le cas pour les *Sentiers* bibliques antérieurs, sur une réception renouvelée des Écritures.

⁸ La mise en musique de ces hymnes adaptés sera disponible à la Communauté vers la fin de cette année 2001.

CHAPITRE I

LE CULTE CÉLESTE

(4/1-5/14)

Nous l'avons dit, l'Apocalypse, dans sa première édition, commençait très probablement avec l'actuel chapitre 4 et se terminait en 22/5. Or ces chapitres 4 et 5 constituent une « vision » donnée à Jean à propos de la célébration du « culte céleste »⁹. Avant d'entrer dans les détails, commençons par dire un mot de celui-ci :

C'est très tôt en Israël qu'émerge l'idée selon laquelle un culte permanent est célébré « dans les cieux » à la gloire de Dieu. En lisant Esaïe 6/1-5, on comprend mieux comment se met en place un langage pour en parler : le prophète est probablement dans le temple en train de participer à une célébration quand il est saisi par le fort sentiment de la présence de Dieu. Il rend dès lors compte de cet « impossible à dire » à partir de la célébration qu'il vit, mais en donnant une dimension exagérée à ce qui se passe : « la traîne du Seigneur remplissant le temple » provient sans doute du tissu débordant du trône vide; les « séraphins aux six ailes » sont peut-être décrits à partir des chérubins en bois d'olivier décorant le même trône (1 Ch 18/18); les « pivots des portes qui tremblent » exagèrent probablement les vibrations engendrées par les instruments de musique; le « temple rempli du fumée » n'est pas sans rapports avec les parfums que l'on brûlait à profusion, etc.

Bref, si un culte perpétuel est célébré devant Dieu, le culte terrestre n'en est que l'humble figure; mais ceux qui y participent se sentent en communion avec une célébration céleste qui les précède, les englobe et leur survivra. De plus, dans sa fragilité même, ce culte ecclésial sert à trouver un langage pour parler du culte céleste et éternel qui est rendu au Seigneur. Du même coup, le récit du prophète de l'Apocalypse nous permet d'accéder en partie à ce qu'était la célébration dominicale du culte dans les Églises dont il avait la charge¹⁰.

Pour cette partie, nous aurons deux moments de lecture : le chapitre 4 et le culte rendu au Dieu créateur; le chapitre 5 et le culte rendu à l'Agneau immolé.

Disons d'entrée que pour bien comprendre ces textes, il faut au préalable avoir lu Esaïe 6/1 ss mais aussi le premier chapitre (et si possible un peu plus) d'Ézéchiel.

⁹ Les anciens savaient déjà que « Les cieux situés en-haut » sont une métaphore pour parler du lieu radicalement-Autre où se tient Dieu. La distance géographique symbolise ici l'altérité du Seigneur par rapport à sa création.

¹⁰ À noter que Jean reçoit cette révélation « le jour du Seigneur » (Ap. 1/10).

I. LECTURES BIBLIQUES

a) Chapitre 4

1. Comme dans le *Sentier* précédant, nous prêterons attention au contexte, tout en restant principalement intéressé par les hymnes qui sont en 4/8 et 4/11.

— Notons que Jean voit à travers « une porte ouverte dans le ciel » (4/1). Il ne s'agit donc pas d'obtenir un savoir total sur la réalité divine mais juste ce qu'il faut pour vivre. La « vision » n'implique pas un spectacle à contempler; le voir et l'entendre ne sont ici qu'un langage pour transmettre ce qui est reçu dans une expérience spirituelle laquelle, par définition, est hors langage et hors image (« Je fus saisi par l'Esprit »).

— Les symboles qui rendent compte de la vision de Dieu sont manifestement empruntés à Ézéchiël 1; mais la description a pour but de préciser que Dieu lui-même ne peut être vu mais seulement sa « gloire »; il est était de même pour Ézéchiël qui voyait des choses « qui ressemblait à... », et non les choses elles-mêmes.

— Celui qui siège sur le trône est entouré des « sept Esprits de Dieu ». Ce chiffre sept est fréquent dans l'Apocalypse; il indique la totalité, la plénitude. Il s'agit donc ici du Saint-Esprit¹.

— Du trône sortaient éclairs et tonnerres : manifestations classiques qui, dans l'Ancien Testament, entouraient les moments où Dieu se révélait, comme au Sinaï. Elles signifient que, par Jean, le Seigneur lui-même va se révéler aux Églises.

— Vingt-quatre trônes sur lesquels siègent vingt-quatre « anciens ». Qui sont ces presbytres et pourquoi 24 ? Les réponses ont été multiples et variées ! Il est remarquable qu'ils sont couronnés comme tous ceux qui, dans ce livre, sont restés fidèles à leur foi; ils ont aussi des vêtements blancs comme tous ceux qui sont sauvés par le sang du Christ (cf 3/5). Il s'agit donc d'humains rachetés par le Seigneur et donc des représentants auprès de Dieu de tous les fidèles qui luttent encore sur la terre. Il font penser à « la grande nuée des témoins » dont parle Hébreux 12/1. Qu'ils soient apôtres, prophètes ou autres importe peu ! Ils sont l'Église auprès de Dieu comme les destinataires de l'Apocalypse sont l'Église sur la terre¹².

On peut ajouter ceci : le culte de l'empereur était célébré par 12 licteurs; dans le dernier quart du premier siècle, leur nombre a été porté à 24. Il y a peut-être ici une pointe polémique qui avertit ses lecteurs : la « bête impériale » imite le culte chrétien ! Attention à ne pas vous laisser prendre à ce piège !

— Les quatre être vivants sont inspirés d'Ézéchiël 1; mais avec des modifications que l'on remarquera. Sans doute représentent-ils devant Dieu la totalité de la création. Or voici que celle-ci ne cesse de proclamer jour et nuit la gloire du Seigneur et donc de le célébrer.

2. C'est ici que se situe le *Trishagion*, mot qui vient du grec *hagios* signifiant « saint » : triple proclamation de la sainteté de Dieu.

Saint, saint, saint [est] le Seigneur

Le Dieu pantocrator

Celui qui était, qui est et qui vient

Attachons-nous aux détails de cet hymne :

¹¹ Cette expression vient peut-être d'Ésaïe 11/1-2 où l'Esprit du Seigneur est décliné en sept composantes. On peut aussi se reporter à Zacharie 4/1-10.

¹² Leur place et leur rôle nous rappellent que nous sommes toujours précédés dans la foi et que nous ne pouvons pas nous considérer comme inaugurant l'Église.

Le texte, dans son premier vers, est manifestement inspiré du chant des séraphins que nous rapporte Esaïe 6/3 :

Esaïe	Apocalypse
Saint, saint, saint [est] <i>Yahvé tsebaoth</i> Sa gloire remplit toute la terre	Saint, saint, saint [est] le Seigneur, le Dieu <i>pantocrator</i> Celui qui était, qui est et qui vient

— Le terme de « saint » ne fait pas d'abord référence à un comportement moral; il indique le fait d'être mis à part, d'être séparé en vue d'un usage cultuel. Dieu est totalement à part du monde et doit être adoré. Par extension, les israélites sauvés d'Égypte, puis les chrétiens baptisés sont saints car leur mission est de célébrer le culte du Seigneur.

— Le terme de *pantocrator* (que l'on rend hélas trop vite par « tout-puissant ») traduit l'hébreu *Tsabaot* : « le Dieu des armées », le Dieu célébré par les armées angéliques célestes : il est le Dieu de ces armées céleste et il est au-dessus de chacun de ses membres. Chez Esaïe, le contexte de ce terme est avant tout liturgique et non philosophique.

En fait l'auteur traduit le premier vers d'Esaïe en fonction de la Septante grecque :

* *Yahvé*, le nom propre de Dieu, n'était pas prononcé par les israélites qui disaient *Adonai*, « Seigneur ». D'où la traduction grecque.

* *Tsabaot*, « Dieu des armées (célestes) » était traduit par la Septante par *pantocrator*. Notre auteur se contente de recevoir cette traduction.

Mais en utilisant ce mot de *pantocrator*, Jean n'a pas en vue la doctrine philosophique de la toute-puissance; il entend simplement dire en grec le vers d'Esaïe chez qui l'expression « Dieu des armées » signifiait « le Dieu que les armées célestes glorifient sans cesse », le Dieu qui est l'objet d'un culte perpétuel. D'ailleurs, l'auteur de l'Apocalypse, seul dans le Nouveau Testament à utiliser ce titre de *pantocrator*, montre dans tout son livre que l'action divine passe par « l'agneau immolé », par la fragilité des témoins, etc. Bref, le « Dieu des armées » est chez lui un « Dieu désarmé » ! Son usage du mot *pantocrator* ne légitime aucune spéculation sur un Dieu philosophique « tout-puissant ».

Toutefois ce passage d'Esaïe sert bien notre voyant. En effet César se proclamait *omnipotens* (tout-puissant, dans le sens politique du terme). Dès lors l'usage liturgique conteste, indirectement mais réellement, les prétentions impériales : le despote romain est un menteur; il ne peut user légitimement de ce titre qui est déjà affecté au Dieu auquel l'Église rend un culte !

— « Celui qui était, qui est et qui vient ». En traduisant, nous avons utilisé une formule améliorée. En réalité l'auteur, qui écrit souvent dans un grec grammaticalement très incorrect, dit textuellement : « le était, le étant, le venant ». Plus haut, en 1/8, il avait écrit « le étant, le était, le venant ».

Jean se démarque ici d'Esaïe et suit un usage liturgique amplement attesté dans les synagogues. Prigent repère de telles formules dans les bénédictions prononcées le matin. Toutefois ces synagogues ne parlaient que du Dieu « qui était et qui est ». Il est probable que, très tôt, les liturgies chrétiennes ont ajouté ce « qui vient » pour désigner à la fois la venue du Christ à Noël, sa « re-venue » dans le présent de la célébration cultuelle, mais aussi son ultime venue à la fin de l'histoire¹³. Toutefois le terme reste surprenant et dénote une grande finesse théologique; on s'attendrait en effet à un « qui était, qui est et qui sera » ! Le « qui vient » implique une grande certitude sur le fait que, sans cesse, le Seigneur vient vers nous.

¹³ On voit naître ici la liturgie chrétienne : elle s'inspire de la synagogue et modifie en fonction de la spécificité de sa foi au Christ.

Une constatation s'impose : cet ajout fait à la liturgie de la synagogue s'explique donc par le mouvement du Christ vers nous. Dieu est maintenant compris à travers le Fils; les appellations qui qualifient le Père peuvent être dites du Fils et réciproquement.

3. Ainsi donc les quatre êtres vivants (symbole de la création toute entière) louent leur créateur. C'est une longue tradition en Israël et de nombreux psaumes prêtent la parole aux montagnes, aux fleuves, aux animaux, etc, pour que ceux-ci adorent leur créateur¹⁴. Et pourtant tous ces êtres et toutes ces choses n'ont pas la parole; leur louange n'est pas directement possible. Pour qu'elle devienne réelle, il faut que les fidèles discernent en eux ce désir et leur prêtent leur propre langage. C'est ce que ne manque pas de faire l'auteur de l'Apocalypse : chaque fois que les animaux proclament le *trishagion*, les vingt-quatre anciens, (« la grande nuée des témoins ») prennent le relais : leur fonction est d'interpréter le désir de la création, de le traduire en langage humain et de le faire monter vers le créateur¹⁵. Notons aussi que, alors que les bêtes (la création) parlent à la troisième personne, les anciens et donc l'Église tutoient leur Dieu : l'homme est un être de langage et donc de relation.

Et c'est alors la louange des anciens :

*Digne es-tu Seigneur et notre Dieu
De recevoir la gloire, l'honneur et la puissance !
[En effet] toi tu as créé toutes choses
Et [c'est] par ta volonté, qu'elles furent créées.*

— Le « Il est digne » appartient à la liturgie des Églises primitives; mais pas toujours comme un qualificatif adressé à Dieu : en effet, cette expression qualifie d'abord « ce qui va de soi », « ce qui est nécessaire ». On trouve souvent, dans les psaumes et les anciennes liturgies chrétiennes, « Il est nécessaire, (il est juste, il est convenable) de te louer, etc »¹⁶.

— L'expression « Seigneur et notre Dieu » est lourde. Peut-être est-elle polémique. En effet, l'empereur Domitien avait exigé que son administration s'adressât à lui en ces termes : *Dominus et Deus noster* (Seigneur et notre Dieu). Toujours ce thème qui revient chez notre auteur : l'adversaire imite Dieu ! Ne nous laissons pas piéger !

— Le terme de « gloire » ne doit pas être pris dans son sens grec. En hébreu, il indiquait le poids, la densité d'un corps; par suite, il était presque synonyme d'identité. « Glorifier Dieu » c'est proclamer son identité telle qu'elle se laisse saisir dans la Sortie d'Égypte et dans la croix du Christ. Or, nous dit l'évangile de Jean, c'est à la croix que Dieu sera glorifié : en ce lieu en effet il révèle qui il est, se démarquant ainsi des idoles païennes.

— Le mot « puissance » rend ici le grec *dunamis*. Il n'insiste pas sur le pouvoir de Dieu mais sur sa dimension *dynamique*, sur son incessante action créatrice et libératrice. Toutefois, Dieu n'est créateur, mais aussi rédempteur, que s'il est reconnu comme tel par les hommes, d'où la fonction liturgique de l'Église.

— L'avant-dernier vers s'appesantit sur le « toi » : il n'y a pas d'autres dieux créateurs que le Seigneur.

— Le dernier vers pose problème. Mot à mot : « Et que par ta volonté elle étaient et elles furent créées ».

* On peut imaginer qu'elles étaient d'abord dans le plan créateur de Dieu avant d'être concrètement créées.

* Il est plus simple de ne pas serrer le langage quelquefois approximatif de l'auteur et de traduire par : « Et c'est par ta volonté qu'elles furent créées ». Cette insistance avait du sens dans un contexte païen où les dieux étaient souvent pris eux aussi dans un destin inexorable : ils créaient certes mais ils ne pouvaient pas faire autrement.

¹⁴ Cf. entre autres le psaume 148.

¹⁵ Saint Paul ne dit pas autre chose en Romains 8/18-21. Lire toute la péricope.

¹⁶ Ce « Il est digne » ouvre encore souvent nos préfaces eucharistiques contemporaines.

Jean souligne ici que le monde est le fruit d'un libre désir de Dieu, le résultat de son amour et non l'effet d'un destin en lui.

À la fin de ce chapitre, une question se pose : ce culte céleste paraît bien théocentrique et vétéro-testamentaire ! Et le Christ ? Justement le culte continue et l'Agneau immolé va faire son apparition.

b) Chapitre 5

1. Avant d'en venir aux hymnes de ce chapitre, restons un peu sur leur contexte qui tourne autour d'un livre scellé. De manière étonnante, la question n'est pas tellement « que contient ce livre ? » mais bien « qui va pouvoir l'ouvrir ? ».

— On a beaucoup insisté sur le fait que ce livre était décrit comme un testament qui, chez les latins, devait porter sept sceaux. Il n'est pas sûr que ce soit là une question importante pour le prophète de l'Apocalypse ! Notons plutôt que le livre est écrit sur les deux côtés, mais que seule la face extérieure est lisible par tous, la face interne étant voilée par les sceaux.

Avec Luther, Prigent et bien d'autres, il faut privilégier une compréhension simple : il s'agit des Écritures de l'Ancien Testament. Tout le monde pouvait les lire; mais leur sens profond restait insaisissable jusqu'à ce que le Christ en fût désigné comme le centre, comme la clef de voûte de l'ensemble. On pense ainsi à la péripécopie des pèlerins d'Emmaüs où Jésus « leur expliqua dans toutes les Écritures ce qui le concernait » (Luc 24/27). On pense à Paul qui écrit : « Jusqu'à ce jour, quand on lit l'Ancien Testament, ce même voile demeure car c'est en Christ qu'il disparaît »¹⁷.

— Or, dans cette « vision », tout le monde pleurerait car nul ne pouvait ouvrir ce livre : nous sommes ici situés entre la louange vétéro-testamentaire du Dieu créateur et la venue du Christ : temps de l'attente des pauvres d'Israël¹⁸ !

Et voici qu'il se présente celui qui est à la droite du trône, donc celui qui est associé à la divinité du Père. Il est le « lion de Juda » (Genèse 49/9), le rejeton qui pousse du tronc coupé d'Isaïe, le nouveau David (Esaïe 11/1). Bref, il est celui que désignait l'attente d'Israël; mais il est aussi celui qui prend à contre-pied cette attente : le lion de Juda est en fait un Agneau immolé !

Ce mot « agneau » a fait couler beaucoup d'encre car l'auteur utilise un terme peu fréquent dans le reste du Nouveau Testament. On a voulu traduire par bélier ! En réalité ce diminutif signifie bien « agneau » au sens classique du terme.

L'image utilisée provient sans doute de l'agneau de l'Exode : en se sacrifiant, en offrant son sang pour que soient badigeonnées les linteaux des portes des israélites, ceux-ci purent quitter libres la terre de l'esclavage égyptien (Exode 12).

— Les sept cornes attestent la plénitude de la royauté, les sept Esprits soulignent la plénitude du Saint-Esprit qui, le jour de son baptême au bord du Jourdain, se manifesta sur le Christ.

Le Seigneur Jésus peut donc ouvrir le livre car « Il a remporté la victoire » (5/5) ! Mais quelle victoire ? La suite ne permet aucun doute : la victoire c'est d'abord la croix (Agneau immolé); c'est ensuite la résurrection puisque celui qui était mort se tient maintenant debout près de son Père.

2. La création (les quatre êtres vivants) et l'Église (les anciens) modifient alors leur louange laquelle, maintenant, concerne l'Agneau. La dimension culturelle de la scène ne fait pas de doute : harpe, coupes de libations, etc.

¹⁷ 2 Corinthiens 3/14. Il est utile de lire toute cette péripécopie.

¹⁸ La notion de « pauvres d'Israël » ne fait allusion à une situation économiquement déficitaire mais à une attitude religieuse : il s'agit de celui qui ne compte pas sur lui-même et qui attend son Seigneur.

Notons que la prière des chrétiens sur la terre monte vers Dieu comme un parfum (cf. psaume 141/2). Ce détail permet une affirmation : les cultes des Églises qui combattent sur la terre ne sont pas isolées dans leur pauvreté mais ils sont reçus et intégrés dans le « culte céleste » qui jamais ne cesse.

C'est ici que se situe l'hymne de louange destiné à l'Agneau :

*Digne es-tu de recevoir le livre
Et d'en ouvrir ses sceaux
Car tu as été immolé
Et tu as acquis pour Dieu et par ton sang
[Des hommes] de toute tribu, de [toute] langue,
Du peuple et des païens.
Tu as fait d'eux, pour notre Dieu, un Royaume et des prêtres.
Aussi ils régneront sur la terre.*

Attachons-nous aux détails de cet hymne :

— Il est intéressant de noter le chant d'un « cantique nouveau ». Cette expression est fréquente dans les psaumes mais elle revêt ici un sens particulier : le culte, qui faisait mémoire de l'Ancien Testament (« saint, saint, saint ...) opère maintenant un saut qualitatif décisif par la prise en compte du Christ et de son œuvre. Il est d'ailleurs symptomatique d'observer que les hymnes qui suivent dans ce chapitre n'utilisent plus des passages vétero-testamentaires¹⁹.

— L'Agneau immolé fait donc allusion à l'agneau pascal, même si, depuis sa victoire, des traits nouveaux s'ajoutent qui désignent en lui le chef du nouveau peuple de Dieu. Charles Brütisch fait remarquer qu'on devrait traduire : « Tu as été égorgé... » car tel est le sens premier de ce verbe²⁰. Toutefois le contexte sacrificiel doit être attesté par la traduction et il vaut mieux conserver « immolé ».

— « Tu as acquis [sous-entendu "pour Dieu"] » : il s'agit en fait du verbe « acheter ». L'image utilisée fait allusion à l'achat d'un esclave en vue de sa libération. Nous sommes toujours dans la typologie de l'Exode et donc de la libération d'Égypte.

— « Du peuple et des nations » : le mot « peuple » est la traduction d'un terme réservé aux israélites; le mot « nation » désigne toujours les païens. À partir du Christ, l'Église rassemble à la fois les « juifs et les grecs » (comme le schématisait Paul); le peuple de Dieu s'ouvre à l'universalité des races et des cultures.

— Quelle est la mission de ce nouveau peuple de Dieu ? Former un royaume de prêtres ! L'expression prend sa source en Exode 19/6 : « Et maintenant, si vous entendez ma voix et gardez mon alliance, vous serez ma part personnelle parmi tous les peuples, — c'est à moi qu'appartient toute la terre —, et vous serez pour moi un royaume de prêtres et une nation sainte ». Cette dimension sacerdotale du peuple de Dieu a été actualisée en 1 Pierre 2/9 : la fonction de l'Église est d'être médiatrice entre Dieu et le monde. Il s'agit de parler aux hommes au nom de Dieu (témoignage) mais aussi de parler à Dieu au nom des hommes (adoration et intercession).

En fait ce double ministère est d'abord celui du Christ : « image de Dieu », il est la présence de son Père parmi les hommes; « premier-né », il est la présence des hommes devant Dieu (Colossiens 1/15). L'Église, en tant que « corps du Christ » est associée à cette double fonction de son chef.

— « Ils régneront sur la terre ». Le Christ, nouveau David, est roi. Ses fidèles sont associés à son règne. Mais attention, il ne s'agit pas d'exercer un pouvoir au sens politique du terme : c'est par la Parole que le Christ règne; c'est par elle que les fidèles placent devant chacun la vie et la mort afin que l'on choisisse.

¹⁹ En Apocalypse 14/3 ce « cantique nouveau » est inconnu de beaucoup. Jean, en le donnant ici, intègre ses lecteurs dans le groupe de ceux qui le savent.

²⁰ *Clarté d'Apocalypse*, Genève, Labor et Fides, 1955.

3. L'hymne ci-dessus, chanté par les êtres vivants et les anciens, ouvre sur un véritable bouquet liturgique où participent les mêmes que ci-dessus, les anges, les fidèles de la terre, etc.

En réalité, tous ces participants relèvent de la mise en scène et sont interchangeable. Ce qui est important, c'est de noter le dialogue liturgique que ce passage révèle :

Célébrant 1

*Il est digne l'Agneau immolé
De recevoir la puissance, la richesse, la sagesse
La force, l'honneur, la gloire et la louange*

Célébrant 2

*À celui qui siège sur le trône et à l'Agneau
Louange et honneur et gloire et puissance
Pour les siècles des siècles*

Célébrant 3

Amen

Les différents termes ne doivent pas être serrés de trop près : la louange rassemble le plus de termes possibles et se sert de cette accumulation pour créer un mouvement du cœur vers le Seigneur²¹. Quelques remarques toutefois :

— Plusieurs de ces termes sont utilisés à la cour impériale et Jean veut opposer la vraie louange à la fausse.

— Le terme de « puissance » (*dunamis*) fait allusion à l'incessante activité libératrice du Christ et non à un pouvoir de type politique ou philosophique.

— On remarque que le deuxième célébrant recentre l'adoration en incluant à nouveau « celui qui siège sur le trône » : Dieu n'est plus compréhensible en dehors de la révélation du Fils; inversement ce même Fils ne prend pas la place du Père : les deux sont l'objets du culte de l'Église. C'est d'ailleurs cette Église, représentée par les anciens, qui termine ce chapitre en s'inclinant dans l'adoration (5/14b).

Il est plus que probable que nous avons là des extraits de la liturgie des Églises à qui Jean s'adresse. On remarquera que, alors que les juifs priaient debout en levant les mains, les fidèles de l'Église adoraient aussi en se prosternant (5/14b).

II. REPRISE SYSTÉMATIQUE

Manifestement, les chapitres 4 et 5 de l'Apocalypse témoignent de la célébration liturgique de certaines Églises. L'auteur n'hésite pas à s'en servir pour décrire le « culte céleste ». Nous pouvons même hasarder une hypothèse sans trop de crainte d'être démentis : il s'agit d'hymnes et de morceaux liturgiques utilisés lors de la lecture culturelle des Écritures. À partir de là, esquissons quelques thèmes de réflexion²² :

²¹ « Pris un à un, les mots sont incapables de rendre toute la réalité de Dieu. Ils ne prennent sens que par leur accumulation et leur redondance. Il ne sert à rien de spéculer sur leur signification particulière. Dans la louange, les mots sont distendus, presque maltraités, pour appeler le Seigneur et non pour l'épeler ». (Jean Ansaldo, *Le combat de la prière*, Poliez-le-Grand, Édition du Moulin, 2001, p 71).

²² Elles feront l'objet d'un plus grand développement lors des sessions à Villeméjane.

1. L'Église naissante a largement puisé dans l'Ancien Testament et dans les cultes célébrés dans les synagogues pour construire sa propre liturgie. C'est important : on n'invente pas une liturgie, on la reçoit !

Mais cette réception n'est pas passive : les textes vétéro-testamentaires sont utilisés très librement; quant aux prières issues de la synagogue, elles sont modifiées et complétées en fonction de la « foi nouvelle » centrée autour de la mort et de la résurrection du Christ.

C'est dans la fidélité à l'histoire de la foi, mais aussi dans une non moins grande fidélité au contexte culturel qu'émerge la prière de l'Église rassemblée.

2. Le culte n'apparaît pas comme un luxe que s'offrent les chrétiens, une station service où ils viennent consommer pour reprendre des forces. Appartenir au Christ, c'est intégrer ipso facto « un peuple de prêtres » et donc être mobilisé pour louer Dieu et intercéder au nom de tous les hommes et de toute la création qui n'a pas de langage pour proclamer elle-même sa louange.

Les célébrants d'un culte localisé dans un lieu précis ne sont pas seuls : ils sont en communion avec les fidèles de tous les temps et de tous les lieux qui se sont unis et s'unissent encore à la louange universelle.

Le Seigneur a droit à la louange et à l'adoration ! Au nom de tous, les fidèles s'associent au culte qui, de toute éternité, est rendu au Père, par le Fils et en Esprit.

3. La célébration dominicale, comme toute la vie chrétienne, est d'abord le lieu d'un « faire mémoire » : l'adoration vétéro-testamentaire du créateur, de « celui qui siège sur le trône », en constitue donc une étape incontournable.

Toutefois ce moment ne peut être au centre : le Christ est venu; sur la croix il a triomphé des puissances qui nous asservissaient; en lui, le Père se donne comme un Dieu de salut, de fragilité et de Parole. C'est pourquoi, après ce moment du « faire mémoire », la célébration se déplace pour se recentrer autour de « l'Agneau immolé ». C'est que Dieu n'est plus connu maintenant que par le Fils !

4. Les Écritures sont l'un des centres de cette célébration, avons-nous remarqué. Mais il n'y a chez Jean aucune bibliolâtrie : en lui-même, le livre est scellé ! On peut y lire des histoires édifiantes mais cela n'a aucun intérêt. La Bible n'est pas d'abord un lieu où se transmet un savoir mais un espace de rencontre du Christ. Celui-ci est le secret des Écritures : par l'action de l'Esprit, il vient s'y désigner lui-même; il s'y fait reconnaître pour nous rencontrer.

La Bible est un instrument qui renvoie au Christ; il en est de même du pain et du vin de la Cène, comme de l'eau du baptême.

5. Il ne faut toutefois pas croire que cette célébration culturelle est une parenthèse « hors du monde » ! Célébrer le culte c'est aussi contester :

— Refus de s'enfermer dans le temps rectiligne et irréversible du « progrès », du travail, du succès, mais aussi de la naissance, de la croissance, du déclin et de la mort. Le temps du culte est circulaire : rythme des dimanches qui reviennent, cycle des temps liturgiques qui font retour pour approfondir sans cesse les étapes du salut.

La marginalité du temps du culte par rapport à celui de la vie sociale ne traduit pas un goût pour le folklore mais affirme et confesse que l'essentiel ne se joue pas là où les hommes le croient, dans le quotidien économique et social.

— Louer le Seigneur c'est refuser qu'il y ait d'autres seigneurs, d'autres cultes rendus aux puissances de ce monde : États, politiques, idéologies, arts, techniques, argent, race, sexe, etc, sont des réalités fonctionnelles auxquels nous participons; mais nous refusons d'en faire des dieux qui nous asservissent. Un seule « est digne » d'être l'objet du culte ! C'est pourquoi les paroles liturgiques sont souvent contestataires : bien

qu'utilisant les mots de ce monde, elles marquent l'écart et ridiculisent les Césars qui prétendent en être les maîtres²³.

Le culte est une autre manière de « faire de la politique » !

²³ « L'événement pascal est la clef de lecture du devenir de l'histoire humaine. La dimension polémique est, une fois encore, claire : ce n'est pas l'empire, sa puissance économique, son invincibilité militaire et sa stabilité qui permettent d'assurer l'existence du monde » (É. Cu villier, *op. cit.* , p 245).

CHAPITRE II

LE CHRIST, PASTEUR DE L'ÉGLISE ET ROI DU MONDE

(7/1-12 ; 11/15-19)

Ainsi donc, lors de la célébration du culte céleste, le Christ recevait le livre (l'Ancien Testament), pour en dévoiler le centre qui n'est autre que lui-même. Les chapitres qui suivent nous font assister aux ruptures successives des sept sceaux.

Et voici que, dès le chapitre 6, nous pouvons être surpris : guerres, raréfaction de la nourriture, tremblements de terre, etc. Sans vouloir insister, puisque le livre en son entier n'est pas dans notre projet, disons que ces passages nous font penser aux plaies qui frappèrent l'Égypte, juste avant la libération des esclaves israélites (Exode 7 ss). Chaque fois que Dieu intervient, le monde résiste; dès que le Messie s'annonce, Hérode cherche à le détruire, etc. La constitution du peuple de Dieu en vue du salut des hommes se fait toujours dans la douleur et l'opposition : les hommes résistent à la Parole de Dieu car elle révèle l'inanité de leurs projets qui visent, comme ceux de Babel, à gravir le ciel par leurs techniques et leurs savoirs. C'est pourquoi Jésus lui-même prévenait ses disciples²⁴.

I. LECTURES BIBLIQUES

a) Chapitre 7/1-12

1. Restons d'abord sur le contexte des proclamations liturgiques qui se trouvent en 7/10 et 7/12 :

— Ce chapitre 7 se donne comme une parenthèse entre l'ouverture du sixième sceau et celle du septième qui se trouve en 8/1. En réalité ce « retardement de la fin » est expliqué dès le début de notre passage : un ange « tenant le sceau de Dieu » intervient et

²⁴ Lire Marc 13. Jean, avant de rédiger son œuvre, connaissait-il les « apocalypses » de Marc et des autres évangiles synoptiques ? Les ressemblances sont effectivement frappantes ! Toutefois les spécialistes préfèrent conclure que ces auteurs avaient des sources communes.

suspend le travail destructeur de ses confrères. Un sursis est accordé au monde afin que la réponse des hommes à Dieu puisse se produire et qu'ainsi le nombre des « élus » puisse être complet (7/3). Par delà les détails de la mise en scène, l'idée centrale reste la suivante : le jugement de Dieu est sans cesse suspendu par grâce dans l'espoir que, comme les habitants de Ninive, les humains se repentent et croient.

— « Le front des serviteurs marqués du sceau »²⁵. Il semble que le mot grec utilisé (*sphragis*) faisait partie, dès le début, de la terminologie baptismale de l'Église²⁶. Le baptême est ainsi l'attestation d'appartenance d'un humain au Père de Jésus-Christ. Ce sceau marquait les esclaves; le paradoxe est ici que les « esclaves de Dieu » sont en fait des humains affranchis et restitués à leur dignité de fils et de filles.

Remarquons que la Bête satanique, toujours à son désir de tromper les hommes en imitant l'Agneau immolé, désigne aussi ses fidèles par un signe (13/16). À sa manière, Jésus disait que l'on a forcément un père, soit Dieu, soit le diable (Jean 8/42 ss). Seul le premier de ces pères appose son sceau pour rendre libre.

— Le nombre de ces hommes marqués du sceau est de 144000 ! Cela ne signifie pas qu'au-delà il n'y a plus de place ! Il s'agit du carré de 12 (symbole du peuple de Dieu) multiplié par 1000. Autrement dit, ce nombre suggère que, comptés à travers l'espace et le temps, les membres du peuple de Dieu forment et formeront une foule innombrables : les douze tribus d'Israël sont ici récupérées pour dire la totalité et la variété de l'Église.

— La grande foule qui se rassemble en 7/9 fait penser à la promesse faite à Abraham : ta descendance sera innombrable (Genèse 12/15).

— Il nous faut noter que les membres de ce grand peuple sont vêtus d'une robe blanche laquelle, dans l'Apocalypse, symbolise le salut (3/4).

« Ils tiennent des palmes à la main ». Ce détail fait sans doute allusion à la fête juive des Tentés (Lévitique 23/29) où l'on célébrait la libération d'Égypte et où les fidèles agitaient des bouquets et des palmes²⁷. Cette allusion est d'autant moins inattendue que, nous l'avons vu, le chapitre précédent faisait allusion aux dix plaies qui frappèrent l'Égypte. Il s'agit donc, dans ce passage, de la grande fête du salut²⁸.

— Relevons encore au verset 9 que ce peuple participe comme célébrant au culte céleste rendu à Dieu. N'est-il pas mis à part pour former un Royaume de prêtres ?

2. Nous avons ici le premier morceau liturgique de ce chapitre :

Célébrant 1

Le salut [est] à notre Dieu qui siège sur le trône et à l'Agneau !

Célébrant 2

Amen !

Célébrant 1

Louange, gloire, sagesse, action de grâces, honneur, puissance et force à notre Dieu, pour les siècles des siècles !

Célébrant 2

Amen !

²⁵ En Ézéchiel 9, les jérusalémistes, qui ne se laissaient pas entraîner par les idoles et qui devaient être épargnés, furent aussi marqués d'un signe sur le front.

²⁶ Paul écrit en 2 Corinthiens 1/21 : « C'est Dieu qui nous affermit avec vous en Christ et qui nous a oint; il nous a aussi marqué d'un sceau et a mis dans nos cœurs son Esprit comme arrhes ».

²⁷ Cf. aussi le jour des rameaux où le Christ est accueilli comme un roi.

²⁸ Il est possible qu'une tradition existait dans l'Église primitive qui inscrivait le baptême dans la typologie de la Sortie d'Égypte (Cf. 1 Corinthiens 10/1-2).

— « Le salut est à notre Dieu » : C'est la traduction du célèbre « Hosanna » que l'on trouve entre autre au Psaume 118/25 que l'on chantait lors de la fête des Tentés. Pour Jean, être sauvé, c'est être réintégré dans le peuple de Dieu pour témoigner de son Seigneur et pour le célébrer.

— « Louange... pour les siècles des siècles » : cf. 5/12 dont nous avons rendu compte au chapitre précédant et auquel nous renvoyons. Notons les différences :

* Cette louange, en sa sonde partie, s'adresse ici à celui qui siège sur le trône et non l'Agneau immolé comme en 5/12. Nous avons déjà observé que les titres sont interchangeables entre le Père et le Fils.

* Les mots caractérisant cette louange ne se présentent pas dans le même ordre qu'en 5/12 ce qui traduit la variété hymnologique de l'Église primitive.

* À noter toutefois que la « richesse » de 5/12 est maintenant remplacée par « l'action de grâces » (eucharistie). Avons-nous ici les prémices de la grande prière d'action de grâces qui introduira la liturgie de la Cène ?

3. Les versets 7/13-14 visent à donner des précisions sur les membres de ce peuple de Dieu :

— « Ils viennent de la grande épreuve ». Nous lisons mot à mot « Ils sont venant de la grande épreuve » : le temps présent indique que celle-ci est toujours possible pour l'Église.

Nous l'avons vu, toute intervention de Dieu suscite des résistances, a fortiori la venue finale de son Messie. Il faut toutefois éviter les contresens : le mot « finale » ne fait pas uniquement allusion à la fin du monde. En effet, la mort et la résurrection du Christ ont ouvert les « derniers temps » ; le salut est déjà là mais aussi la grande opposition à l'Évangile. Depuis la Semaine Sainte, nous vivons les temps de la fin.

— « Ils ont lavé leur robe ... ils l'ont blanchie dans le sang de l'agneau » : l'allusion serait comique si elle était prise au pied de la lettre. Il s'agit bien sûr d'une allusion au baptême (lavage) et au fait que le sang du Christ permet à chaque fidèle de se présenter pur devant Dieu²⁹.

4. La suite (versets 15 à 17) possède un tel rythme et un tel ciselage des expressions que l'on peut se demander s'il ne s'agit pas d'un assemblage libre de morceaux liturgiques divers que Jean aurait rassemblés ici. Nous allons traiter ce passage comme tel, sachant que ce ne sont que des paraphrases et que la forme originale ne nous est pas offerte :

*[C'est pourquoi) Ils se tiennent devant le trône de Dieu
Et lui rendent un culte jour et nuit dans son temple.
Celui qui siège sur le trône déploiera sa tente sur eux,
Ils n'auront plus faim, ils n'auront plus soif.
Le soleil et ses rayons ne les frapperont pas.
L'Agneau qui se tient au milieu du trône sera leur pain;
Il les guidera vers des sources d'eaux vives.
Dieu essuiera toute larme de leurs yeux.*

Restons quelques instants sur ce texte dont chaque vers nous rappelle une autre référence biblique :

— Les membres du peuple de Dieu exercent maintenant leurs fonctions de prêtres et rendent un culte perpétuel. Comme le faisaient les ministres dont parle le

²⁹ Prigent nous renvoie à Hébreux 9/14 où le sang du Christ « purifie la conscience » afin que nous puissions servir comme prêtres dans la grande liturgie qui célèbre le Père et le Fils. On peut aussi renvoyer à Genèse 49/11 où il est question de blanchir sa robe dans le jus de raisin.

psaume des montées 134³⁰; mais aussi les chantres auxquels fait allusion le premier livre des Chroniques (9/33)³¹.

— Dieu déploie sa tente sur eux ce qui, au premier degré, signifie qu'il les protège et leur donne un abri. Mais de riches harmoniques se déploient à propos de ce mot :

* L'évangile de Jean l'utilise pour parler de l'incarnation (1/14 : « Il a planté sa tente parmi nous »).

* Prigent note la proximité phonique entre le mot grec disant la tente (*Skènè*) et le mot hébreu *Shekina* traduisant la présence discrète de Dieu dans son temple. L'abri des fidèles, c'est maintenant le Christ lui-même.

— « Ils n'auront plus faim... ». C'est une citation d'Ésaïe 49/10. Nous sommes toujours dans une typologie de l'Exode où Dieu nourrissait et abreuvait son peuple dans le désert par le don de la manne et par l'eau vive jaillissant du rocher. Dans le contexte d'une école théologique joannique, cette allusion à la manne ne peut manquer de désigner l'eucharistie (Cf. Jean 6).

— « Le soleil et ses rayons... » : la citation d'Ésaïe 49/10 continue, mais le psaume des montées 121/6 n'est pas loin.

— « L'Agneau sera leur berger » : les réminiscences vétéro-testamentaires sont nombreuses : le Seigneur est bien le berger de son peuple et conduit celui-ci près des sources d'eaux vives (Psaume 23/2). On pense encore à l'évangile de Jean et à son développement sur le Bon Berger (10/1 ss) mais aussi à l'eau vive que Jésus propose à l'occasion de sa venue à Jérusalem pour la fête des Tentes (7/37)³².

— « Dieu essuiera toute larme de leurs yeux ». Il s'agit d'une citation d'Ésaïe 25/8.

— Pourtant, au-delà des détails que nous avons relevés, il faut noter que les verbes de ce passage sont au futur ! S'agit-il d'une promesse dont la réalisation est renvoyée à la fin des temps ? Tel n'est pas le sens que Jean donne à ce temps verbal :

* Ce qui se réalisera publiquement à la fin du monde est déjà pleinement anticipé aujourd'hui pour les fidèles.

* Tout ce chapitre ressemble à une catéchèse baptismale; ne commence-t-elle pas par l'imposition du sceau de Dieu sur les chrétiens ? Ce baptême étant toujours en arrière, au commencement de la vie de foi, le futur est ici utilisé par rapport à la célébration de ce signifiant sacramentel qui ouvre une vie nouvelle, toujours devant soi par rapport au jour du baptême.

b) Chapitre 11/15-19

Celui qui s'escrime à déchiffrer un enchaînement chronologique en sera pour ses frais. Après le passage que nous avons travaillé ci-dessus, nous nous retrouvons en pleines plaies d'Égypte ! Encore une fois, il s'agit pour Jean de « tourner autour de la victoire de Vendredi-Saint et de Pâques » pour en tirer les conséquences sous des angles différents.

Dans le texte qui nous concerne maintenant, à la sonnerie de la septième trompette, c'est encore une autre lecture des événements christologiques qui nous est offerte. La scène se passe lors d'une célébration céleste et se termine par la vision de l'arche de

³⁰ Cf. *Sentier 10*, p 31 ss.

³¹ Cf. aussi Hébreux 10/19 ss.

³² Que l'Apocalypse place cette parole sur l'eau vive dans une symbolique de la fête des Tentes (cf plus haut) et que l'évangile de Jean fasse de même, voilà qui ne peut être fortuit. Il devait peut-être exister, dans l'école johannique, un enseignement liant le salut (sortie d'Égypte et baptême) avec le don de l'eau vive.

l'alliance, celle que l'on croyait perdue, mais qui était gardée en réserve justement pour attester « une nouvelle alliance »³³.

Voix anonymes

*Le Règne du monde appartient [maintenant] à notre Seigneur et à son Christ;
Il régnera pour les siècles des siècles.*

Les vingt-quatre anciens

*Nous te rendons grâces Seigneur, le Dieu Pantocrator,
Celui qui est et qui était
Parce que tu as exercé ta grande puissance
Et que tu as établi ton règne.
Les païens se sont mis en colère
Mais c'est ta colère qui est venue
Ainsi que le temps du jugement des morts :
Don du salaire à tes serviteurs les prophètes, les saints
Et ceux qui adorent ton nom, les petits et les grands;
Destruction de ceux qui détruisent la terre !*

Restons un moment sur ce texte :

— « Le Règne du monde » : en traduisant ainsi, nous avons simplifié une phrase qui dit exactement : « Il est advenu le Règne du monde de notre Seigneur et de son Christ ... ». Ce « Il est advenu » traduit un tournant, une réalité nouvelle survenue à un moment précis : Dieu a repris possession de la terre grâce à son Fils et à sa victoire du Vendredi-Saint et de Pâques. Ce événement constitue pour Jean une véritable révolution théologique. Maintenant Dieu règne à nouveau et rien ne l'empêchera plus de régner à l'avenir.

— Cette réalité nouvelle entraîne la louange des anciens (la « grande nuée des témoins ») qui reprennent une partie de l'hymne que nous avons déjà rencontré, mais avec une différence de taille : « l'étant, l'était et le venant » devient maintenant « l'étant et l'était »; il n'est pas « le venant » car, à ce moment précis de la mort et de la résurrection, il est pleinement le « venu » en la personne de son Christ.

— Pour régner, il a déployé sa puissance. Rappelons que ce mot veut dire « dynamisme » et n'implique pas un pouvoir au sens politique du terme : si on peut comprendre l'action dynamique de la croix, on voit mal en quoi elle serait l'exercice d'un pouvoir !

— Certes, chantent encore les anciens, les païens ont résisté au Messie, comme les grands dont parle le Psaume 2. Mais cette fois-ci, Dieu ne s'est pas contenté d'en rire ! Mais où se manifestait alors la colère de Dieu qui répondait à la colère des nations³⁴ ? À n'en pas douter, dans la croix du Christ : en elle et par elle, Dieu a mis en évidence la perversité de son peuple et celle des romains qui se sont ligués, chacun d'eux en fonction de leurs possibilités, pour mettre le Messie à mort.

La croix est donc jugement de mort et de vie : comme l'avait explicité Paul, Dieu a enfermé tout le monde dans le péché pour faire miséricorde à tous (Romains 3/1-31). Ainsi la croix est jugement qui dit à la fois la condamnation des hommes et leur justification possible : qui entend pour lui la condamnation et s'en remet à Dieu (prophètes, saints, adorateurs du Seigneur, etc) reçoit la vie; qui n'entend pas la

³³ Sur l'alternative Arche de l'alliance-Temple de Jérusalem, cf le psaume des montées 132 étudié dans le *Sentier 10*, p 20 ss.

³⁴ Mis à part le fait que cette « colère » est dans la source, psaume 2/5.

condamnation y demeure, lui qui, par sa vie loin du créateur, met en péril l'existence même du monde.

— Mais que signifie ce mot « salaire » que reçoivent les fidèles ? Un retour du salut par les œuvres ? En réalité, ces hommes qui sont morts dans la foi (et quelquefois pour la foi) sont en attente de justification : de même que la résurrection a été « justification du Christ » (1 Timothée 3/16), c'est-à-dire affirmation qu'il n'était pas maudit par sa mort, de même ces fidèles attendent que soit proclamée la vérité de leur fidélité, la conformité de leur foi à l'attente du Seigneur. Le salaire est ici proclamation de la vérité de leur existence : ils n'étaient ni fous ni malhonnêtes en mettant leur foi dans leur Dieu.

— Ajoutons que l'expression « les petits et les grands » est une manière hébraïque de s'exprimer : pour dire « tout le monde », on mettait le premier et le dernier terme d'une série.

II. REPRISE SYSTÉMATIQUE

1. Les textes que nous venons de lire dans ce chapitre nous offrent une catéchèse baptismale et eucharistique :

— Le baptême est d'abord éclairé par la typologie de la Sortie d'Égypte : le peuple fut alors, au commencement même de son existence, sauvé « au travers des eaux ». Il est ensuite lié à la royauté de Dieu et de son Christ, royauté réinstaurée par la victoire de la croix et de la résurrection : tout souverain dispose d'un sceau pour attester sa signature et marquer d'une trace indélébile ceux qui lui appartiennent.

La réponse des fidèles, marqués du sceau du roi, répondent à cet appel durant toute leur vie : entrée dans la louange, résistance aux idoles, confession de la foi au besoin jusqu'au martyre. Le « oui » de Dieu que le baptême atteste attend le « oui » de la réponse de la foi ; mais il ne la conditionne pas. La liberté de dire « non » subsiste. C'est pourquoi le baptême est la condition nécessaire du salut mais non la condition suffisante : c'est quand le « oui » de Dieu entraîne le « oui » de la foi que s'opère la pleine réalisation du don de Dieu.

— Le peuple sauvé d'Égypte n'a pas seulement été « baptisé » dans la mer ; il fut nourri quotidiennement de la manne. Dans le second texte étudié, le Christ, dans son ministère de pasteur des brebis, nourrit son peuple d'une nouvelle manne. L'influence johannique de Jean 6 est manifeste : cette manne désigne la Cène.

2. Nos textes insistent : la victoire du Christ et sa vigilance pastorale ne diminuent pas les épreuves qui attendent le peuple de Dieu dans l'exercice de son ministère sacerdotal et prophétique : cette résistance fut dès l'origine dans la personne du Pharaon ; elle se matérialisa face à Jésus par Hérode, Pilate, les pharisiens, le sanhédrin, etc. Les lecteurs contemporains de l'Apocalypse ont magnifié négativement la figure de Néron comme l'un de ces lieux de résistance.

Bien que de telles figures de pouvoir persécutent encore les chrétiens en certaines régions du globe, la résistance a changé de forme dans notre monde occidental : idéologies du progrès, de l'autonomie technique et philosophique de l'homme, marginalisation des croyants dans les médias, quolibets des pseudo-intellectuels, etc. Une lecture de l'Apocalypse peut nous aider à ne pas nous en étonner et à ne pas être déstabilisés : cette résistance existe depuis toujours ; seules ses formes changent avec les cultures³⁵.

3. Il ne faut pas réduire la croix du Christ à une plate annonce de l'amour de Dieu. La réalité est plus complexe :

³⁵ Cf. *La résistance à l'Évangile*, Sentier 12.

— La croix révèle d'abord qui est Dieu : non une super-puissance jouissante qui écrase ses créatures, non l'idole omnipotente que se fariquent les hommes, mais une Parole portant le désir du salut des hommes qui va s'inscrire dans la finitude et dans la mort.

— Elle révèle ensuite qui est l'homme : un désir mortifère d'être « comme des dieux », désir qui, s'appuyant sur la loi, ne peut que faire mourir celui qui s'oppose à sa réalisation mégalomane. Bref, un être pécheur.

Dès lors la croix est le lieu d'un double jugement :

— La mise en évidence de la nocivité de la loi et son alliance avec le péché, les deux produisant la mort. De ce fait, la croix accentue le péché pour qui reste dans le silence face à l'appel de Dieu (cf. le brigand non repent, Luc 23/39 ss).

— La mise en évidence du salut offert. Celui-ci est en effet aussi jugement de Dieu, mais jugement d'acquiescement, justification du pécheur, et donc réintégration dans un statut filial (cf. le brigand repent).

CHAPITRE III

FACE AU DRAGON ET A SES SBIRES

(12/10-12); 15/3b-4)

Cette Église que nous venons de voir protégée et nourrie par le pasteur des brebis a certes une dimension céleste puisqu'elle participe déjà pleinement au salut; mais sa fonction même la situe aussi en plein cœur de l'histoire et de ses soubresauts. Autrement dit, sa félicité n'exclut pas les épreuves; c'est même au sein de celles-ci qu'elle s'éprouve aimée et conduite.

I. LECTURES BIBLIQUES

a) Chapitre 12/10b-12

Comme d'habitude, nous porterons un bref regard sur tout le chapitre qui sert de contexte à notre hymne.

1. Le premier « signe » nous met d'entrée en présence d'une femme portant les marques de sa dimension céleste. On nous précise toutefois aussitôt qu'elle est enceinte et qu'elle souffre les douleurs de son proche enfantement. Le verset 5 qui va suivre et qui reprend le psaume 2 ne laisse aucun doute : elle va mettre au monde le messie.

— Il ne faut pas se hâter de conclure, sur la base d'Ésaïe 7/14, qu'il s'agit d'Israël en tant que peuple de l'ancienne alliance car Jean ne sépare jamais celui-ci de l'Église. En fait, la maternité de la communauté chrétienne n'est pas inconnue du reste du Nouveau Testament (cf. Galates 4/26); elle est souvent conjointe à la métaphore de cette même Église comme épouse du Christ (Apocalypse 19/7-8). C'est à ce titre qu'elle

enfante les fidèles. Par contre, le fait que l'Église porte en son sein le messie est un thème plus rare.

Prigent, reprenant un article de A. Feuillet, attire l'attention sur Jean 16/19-22 : les douleurs de l'enfantement seraient celles du Vendredi-saint auxquelles l'Église serait associée, tandis que la naissance du messie serait le jour de Pâques où l'Église se réjouirait avec le Christ ! Cette lecture permettrait de comprendre le verset 5c où naissance et élévation du Seigneur sont conjoints, ce qui, si cette naissance faisait allusion à Noël, économiserait la croix de manière incompréhensible.

L'argumentation possède une part de vérité mais elle ne nous paraît pas épuiser la totalité de cette fonction ecclésiale d'enfanter le messie; en effet, le texte ne donne pas l'impression d'une histoire vécue une fois pour toute.

Plus loin, et nous y reviendrons, notre auteur fait allusion au fait que Satan est chassé du ciel et précipité sur la terre. Or, en Luc 10/18, Jésus « voit Satan tomber du ciel » quand les soixante-dix envoyés en mission lui font rapport de leurs activités de témoignage ! Ne sommes-nous pas ici dans un contexte comparable : en effet, l'Église enfante à nouveau le Christ dans le monde chaque fois qu'elle témoigne et qu'elle célèbre ! Pendant ce temps de l'histoire, il n'y a pas d'autres lieux du Christ parmi les hommes que la Parole annoncée et les sacrements célébrés.

En disant cela, nous ne voulons pas nier « une première fois »; mais nous ne pouvons pas oublier que l'Église est toujours enceinte de la Parole et que, comme Marie, elle reçoit et met sans cesse au monde le Christ.

— L'autre « signe » est celui du dragon qui possède lui aussi les marques de la royauté ou de la contre-royauté : têtes, cornes, diadèmes, etc. Cette appellation de « dragon » est traditionnelle en Israël pour désigner l'adversaire du peuple de Dieu : pour Jérémie 51/34, le roi babylonien Nebucadnetsar est un dragon qui a ravagé la terre sainte; pour Esaïe 51/9, c'est le pharaon qui est un dragon, lui que Dieu a vaincu lors de la traversée de la mer des Roseaux, etc.

Or voici que Jean identifie ce dragon (12/9) :

* avec le diable, mot qui signifie le diviseur, celui qui déchire le pacte d'alliance

* avec Satan, mot qui signifie l'accusateur, le créateur de la mauvaise conscience, celui qui se tient auprès de Dieu et cherche à semer le doute sur la fidélité de ses serviteurs (Job 1/6, 2/1; Zacharie 3/1).

* Avec « l'antique serpent » ! Il y a sans doute ici allusion à la tentation dans le jardin d'Éden. On trouvera plus loin un autre rapprochement avec Genèse 3/15.

— Ce dragon se poste pour dévorer le messie (12/4b); plus loin, en 12/15, le serpent, tel le pharaon poursuivant Israël, essaye de noyer l'Église. Mais, toujours comme lors de l'Exode, la terre engloutit ces eaux meurtrières.

— Mais Jean insiste surtout sur le fait que, après Vendredi-saint et Pâques, le dragon satanique a été chassé d'auprès de Dieu où il tenait le rôle d'accusateur et a été précipité sur la terre, (on trouve aussi ce thème en Luc 10/18 et en Jean 12/31). Nous aurons à revenir sur ce point mais notons déjà que, au-delà de sa présentation à l'aide d'images classiques et légendaires³⁶, l'auteur insiste sur un point : le diable n'a plus de fonction théologique; il ne peut plus être associé à l'image que nous nous faisons de Dieu.

Il n'empêche que, bien que devenu terrestre, le combat continue; les versets 12/17 et 18, l'affirment : Satan est posté au bord de la mer, lieu d'où, dans l'Ancien Testament, viennent les monstres. Bientôt, nous le verrons, il s'alliera avec l'empire romain et le culte de l'empereur (les deux bêtes). Toutefois deux remarques rassurent les fidèles :

* Le temps de Satan est limité : 1260 jours, soit 3 ans et demi, soit la moitié de 7 qui désigne la plénitude des temps (12/6).

* Pendant cette durée limitée, l'Église revit l'expérience du désert : Dieu la conduit vers la Terre Promise et, durant le trajet, il la protège et la nourrit (12/6 et 14).

³⁶ L'épisode du combat de Satan et de l'archange Michel tient sa source de Daniel 13/21, 12/1). C'était un thème traditionnel dans les spéculations apocalyptiques juives : Michel était l'ange qui défendait le peuple de Dieu.

2. C'est dans le contexte que nous venons d'analyser que retentit la proclamation liturgique :

*Il est maintenant advenu le salut,
La puissance et le règne de notre Dieu,
L'autorité de son Christ !
En effet, il a été précipité l'accusateur de nos frères,
Celui qui les accusait devant notre Dieu jour et nuit.
Eux l'ont vaincu par le sang de l'Agneau
Et par la parole dont ils ont témoigné.
Ils n'ont pas aimé leur propre vie [au point de] craindre la mort.
C'est pourquoi réjouissez-vous cieux
Et vous qui y avaient votre demeure !
Malheur à la terre et à la mer
Car le diable est descendu vers vous en grande colère;
Il sait qu'il ne dispose que de peu de temps !*

La présentation du contexte que nous avons effectuée permet de comprendre l'essentiel de ce morceau manifestement liturgique, dans ses sources en tout cas. Quelques brèves remarques toutefois :

— Notons que le « il est maintenant advenu » précise que ce qui suit n'est pas une vérité générale et éternelle mais une réalité nouvelle qui s'est inaugurée par la victoire de l'Agneau lors de la croix et de la résurrection.

— « L'autorité du Christ » est maintenant celle de sa Parole dont témoignent les fidèles qui ne craignent pas la mort. Il n'est pas impossible que ce morceau liturgique ait été utilisé à propos des premiers martyrs (« Ils n'ont pas aimé leur propre vie ... »). Ce passage n'est pas sans faire écho à Marc 8/35 et Jean 12/25).

— Notons que l'hymne est un peu différent du contexte, ce qui tend à prouver que Jean l'a en partie importé : ici ce sont les fidèles qui ont vaincu Satan. Grâce à la croix du Christ et à sa Parole, l'image qu'ils se faisaient de Dieu a été redressée, l'accusation en Dieu a été démystifiée, Satan n'a plus de pouvoir supérieur sur eux.

— « Malheur à la terre et à la mer ... ». Il ne s'agit pas tant d'une malédiction que d'une constatation : chaque victoire des fidèles augmente la hargne de l'adversaire. Ceux qui « n'ont pas leur demeure dans le ciel » sont désarmés face à cette activité satanique.

b) Chapitre 15/1-8

Le chapitre 12 que nous venons de lire se terminait par cette mention : « Puis il (le dragon) se posta sur le sable de la mer ». Il n'est pas resté longtemps inactif car, dès le début du chapitre 13, il s'est suscité un serviteur en la personne de la bête. Cette appellation péjorative désigne indiscutablement l'empire romain mobilisé par le dragon pour combattre le messie et son peuple.

1. La puissance de cet empire laisse béat d'admiration les hommes du bassin méditerranéen. Cette séduction est d'autant plus forte que la bête singe l'Agneau : elle marque aussi ses dévots d'un signe; elle a une tête blessée puis guérie (le mot utilisé étant le même que celui qui qualifie l'immolation de l'Agneau)³⁷. L'action de cette bête est

³⁷ Cf. 13/3. L'auteur fait manifestement allusion à la croyance populaire selon laquelle Néron n'avait été que blessé et n'allait pas tarder à revenir au pouvoir.

renforcée par la petite bête, sans doute le clergé du culte impérial, qui organise la divinisation du César.

Le chiffre de la bête est 666 ! Par delà toutes les spéculations, restons simple : 6 est le chiffre de l'homme créé au sixième jour. 666, c'est l'homme qui veut se dire 3 fois (chiffre de Dieu), c'est-à-dire qui se prend pour un dieu et exige un culte.

Les chapitres 13 à 17 décrivent avec précision la pression de la bête et de Babylone sa capitale (Rome) : contraintes économiques, primes aux mœurs dépravés, obligations religieuses pour le culte rendu à l'empereur, etc; il arrive aussi que cette pression soit violente et que la persécution devienne brutale. Jean voit bien que le risque est grand pour les fidèles de passer dans le camp de l'idolâtrie.

2. Que faut-il faire face à cette pression multiforme ? Une seule réponse possible : *continuer le culte* ! C'est la réplique de 14/1-5 qui nous montre les 144000 hommes reprendre la louange que nous avons étudiée aux chapitres 4 et 5.

Ceux qui persévèrent sont restés vierges (14/4) : aucune allusion à un célibat des croyants; il s'agit de ceux qui ne se sont pas prostitués avec l'idole. « Dans leur bouche ne s'est pas trouvé de mensonge » (14/5) : ici aussi, pas d'allusion à la morale : le mensonge est une expression devenue traditionnelle pour désigner le culte des faux dieux.

Cette persévérance dans le culte est d'autant plus possible que les fidèles sont avertis que le temps alloué à la bête est limité, comme est aussi limité le règne du dragon sur terre.

3. Nous en arrivons à notre texte (15/8). Les vainqueurs de la bête, ceux qui ont résisté à sa séduction, sont debout sur la mer de cristal et chantent « le cantique de Moïse et le cantique de l'Agneau » (15/3). Le texte reprend la typologie de l'Exode que décidément nous rencontrons souvent : Moïse, après la traversée de la mer des Roseaux, chanta les exploits de Dieu³⁸; de manière comparable, les vainqueurs de la bête se tiennent sur la mer pour rendre un culte³⁹. Comme en Apocalypse 4, nous sommes dans le « faire mémoire » de l'ancienne alliance, dans l'adoration du « Dieu des armées ».

Mais un fait nouveau est depuis advenu : Dieu s'est manifesté comme « désarmé » en Jésus, en sa croix et en sa résurrection. C'est pourquoi les fidèles poursuivent par « le chant de l'agneau ».

*Grandes et étonnantes [sont] tes œuvres,
Seigneur, le Dieu pantocrator !
Justes et véritables [sont] tes chemins,
Roi des païens !
Qui ne t'adorerait Seigneur
Et ne louerait ton nom ?
Toi seul [est] saint,
Car tous les païens viendront
Et se prosterneront devant toi.
Tes jugements se sont manifestés.*

Faisons quelques remarques :

— Face au déchaînement de la bête et aux épreuves que le monde subit (fléaux et coupes qui rappellent encore les plaies d'Égypte), la louange des fidèles apparaît en décalage, comme si l'essentiel se situait ailleurs. L'hymne demeure assez paisible et aussi peu vengeur que possible. C'est que la victoire du Christ n'implique ni mérites ni vengeances mais ouverture.

³⁸ Lire absolument Exode 15/1-21.

³⁹ Qu'ils se tiennent sur la mer n'est pas anodin, celle-ci étant le lieu d'où étaient censées venir les puissances mortifères.

— Justement, cette ouverture universelle de l'Évangile aux païens se manifeste ici très fortement : ceux-ci afflueront vers Dieu.

— « Qui ne t'adorerait Seigneur ? » : mot à mot « Qui ne te craindrait ? ». Il s'agit de la traduction directe de la célèbre expression hébraïque. Or nous avons déjà vu, en travaillant les psaumes de montées, que le verbe français « craindre » ne rend pas compte d'une attitude qui ne comportait plus aucune peur. On peut traduire par « honorer », « adorer », « rendre un culte »⁴⁰.

— On aura remarqué que l'hymne est faite essentiellement de citations de l'Ancien Testament. Relevons simplement que la venue des païens aux pieds de Dieu est reprise du Psaume 86/9-10. Notons que c'est le rassemblement de ces païens qui atteste la sainteté de Dieu.

— « Tes jugements ont été manifestés ». Nous l'avons vu, le jugement de Dieu est toujours double : mise en évidence du péché de tous pour faire miséricorde à tous. On ne peut recevoir le second sans mesurer les implications du premier.

En concluant ainsi, notre hymne veut mettre en évidence que maintenant tout est prêt pour la réponse de la foi.

II. REPRISE SYSTÉMATIQUE

1. Satan a été précipité du ciel : par delà le langage mythique qui la traduit, nous sommes situés au cœur d'une révolution théologique.

— Il est capital de noter que nous assistons ici à un redressement spectaculaire de l'image du divin chez les croyants : le Dieu en qui réside l'accusation, le Dieu qui, dans sa cour céleste, manie le bien et le mal, le Dieu de la mauvaise conscience, la « face obscure de Dieu » que nous nous fabriquons sans cesse, n'a plus de place⁴¹. Dieu est démythifié, séparé de l'idole grimaçante que nous nous créons sans cesse : il est Parole claire, sans arrière-pensées, sans épaisseur démoniaque, pleinement inscrite dans l'humanité de son Fils.

— Cela ne signifie pas que nous en ayons fini avec les culpabilités imaginaires et les déchirures des pactes. Mais voici que ce débat avec le mal, sous toutes ses formes, devient une affaire terrestre, donc repérable, donc analysable, donc surmontable. Satan reste actif, mais il agit sur la terre : combat contre la mission de l'Église, effort pour faire tomber les autres enfants de la femme qui sont les fidèles, etc. ! Le combat demeure mais nous n'avons plus à projeter ces difficultés dans le ciel et donc à les vivre en débat douloureux avec un Dieu juge accusateur.

Nous sommes au cœur d'une démythification du problème du mal.

2. Nos textes ont mis en évidence qu'on ne peut espérer trouver une « neutralité religieuse » dans le monde politique, social, économique et culturel dans lequel nous vivons. Ces réalités sont traversées par des idéologies affirmées ou souterraines qui sont sourdement « religieuses » en ce qu'elles s'organisent autour de valeurs, de postulats communs, de prétendues évidences qui exigent un culte. Comme dans la Babylone romaine, qui n'entre pas dans le moule aura du mal à trouver sa place. Dans notre monde occidental contemporain, la résistance est d'autant plus difficile que la pression n'est pas violente : qui ne s'aligne pas est considéré comme un marginal, un fou, un sectaire, un

⁴⁰ Cf. *Sentier 10*, p 4 et 5. Pourtant, que ce terme ait jadis contenu une allusion à la peur trahit le fait que, à l'origine du sentiment religieux non encore converti, réside une certaine angoisse.

⁴¹ Cf Jean Ansaldi, « Le sacrifice comme séduction du "Dieu obscur" », in *Cahier biblique de Foi et Vie*, n° 35, 1996/4, p 77 ss.

attardé culturel; son point de vue n'a pas de place dans les médias sauf dans les rubriques folkloriques.

Comment vivre dans un monde donné sans rendre un culte à ses dieux explicites ou implicites ? En soi c'est impossible et le compromis est inévitable. Le tout est de bien mesurer les lieux de ces compromis, de les circonscrire et ... d'en sourire.

3. Le plus important peut-être, dans une existence pleine de compromis religieux, consiste à ... *persévérer dans le culte* (au sens liturgique et au sens large de ce mot). Tranquillement, malgré les soubresauts de l'histoire, au cœur même des pressions de l'idole, il s'agit de poursuivre la louange et l'intercession, d'assumer jusqu'au bout sa fonction de peuple de prêtres. Malgré le sourire ironique des puissances, ce service n'est que faussement en marge de l'histoire; il sera révélé qu'il se situe en son centre et dans son axe.

4. En priant ainsi la Parole, mais aussi en la proclamant, en célébrant les sacrements au cœur de la ville ou du village, le peuple de Dieu met sans cesse le Christ au monde. En dressant ainsi la croix au cœur de la réalité humaine, l'Église espère que les païens entendront l'appel de leur roi et se rassembleront autour de lui.

CHAPITRE 4
LES NOCES DE L'AGNEAU
(19/1-9)

✱

BÉATITUDES

Ce dernier hymne que nous recevrons, (on ne peut les étudier tous dans le cadre réduit de ce *Sentier*), se relie au chapitre 18 qui précède par un « ensuite »⁴².

À première vue, même si l'auteur puise dans des liturgies antérieures, il semble que son intention soit d'en faire un conclusion ecclésiale du jugement de la cité idolâtre. Il se pourrait toutefois qu'il faille complexifier cette première impression :

— Manifestement les versets 1 à 4 forment une unité reliée au chapitre précédent, au jugement de Babylone, la grande prostituée. En effet, le verset 2 y fait directement allusion. De plus, la réaction de la foule croyante manifeste la proximité de la crise : joie du malheur de l'adversaire, interprétation comme vengeance de Dieu qui rend ainsi justice aux martyrs, etc.

— À partir du verset 5, le contenu et le ton change : il n'est plus question de la destruction de Rome; les fidèles sont tout à leur joie, ils chantent à la première personne du pluriel, etc.

Cette seconde partie débouche sur les noces de l'Agneau.

Il y a donc lieu d'étudier ces deux passages séparément. Il se pourrait en effet que le première conclut effectivement le débat avec la Babylone romaine, alors que le second inaugure une partie qui débouchera sur la communion permanente du Seigneur avec son Église.

⁴² Il faudrait d'abord lire ce chapitre 18 et observer la stupeur des hommes de voir Rome s'effondrer, cette forteresse aussi solide qui avait dominé sans partage le monde connu de l'époque.

I. LECTURES BIBLIQUES

a) Chapitre 19/1-10

Première partie

Foule céleste

Alleluia !

[Voici] le salut, la gloire et la puissance de notre Dieu :

Vrais et justes sont ses jugements;

Il a jugé la grande prostituée

qui corrompait la terre par sa prostitution;

Et il a vengé sur elle le sang de ses serviteurs.

...

Alleluia !

Sa fumée monte aux siècles des siècles

Les 24 anciens et les 4 animaux

Amen, alleluia

Faisons quelques remarques :

— Donc l'hymne réagit au jugement de Rome. Rappelons que le mot « jugement » ne renvoie pas à une punition mais à une mise en évidence de la réalité d'une chose, d'une situation ou d'une personne.

Le fait que la ville soit appelée « prostituée » ne fait pas d'abord allusion à ses mœurs mais à son idolâtrie; les prophètes avaient ainsi appelés ceux qui s'approchaient des faux dieux.

— « Alleluia » vient de l'hébreu *Hallelu Ia* qui signifie : « Louez Yahvé ». Mais, depuis longtemps, cet appel à louer était devenu une louange en soi.

— « Il a vengé... » (mot à mot « Il a retiré le sang de ses serviteurs de sa main », la main de la grande prostituée) : il n'est pas étonnant que celui qui a traversé les affres de l'oppression interprète la sentence comme vengeance, et ce malgré les paroles de Jésus qui devaient circuler dans les communautés. Les fidèles avaient le sentiment que la mise à mal de l'empire réhabilitait les martyrs qui avaient été tués sous des prétextes fallacieux. Selon eux, Dieu faisait la preuve qu'ils n'étaient ni des malfaiteurs, ni de mauvais citoyens, encore moins des athées comme on le leur reprochera bientôt⁴³.

Cette violence verbale se situe dans la suite des psaumes où la dénonciation virulente des adversaires est monnaie courante. Ce n'est choquant que pour celui qui prend le psalmiste pour un modèle à imiter; or c'est un frère en humanité qui ne polit pas sa prière, qui ne censure pas son langage devant Dieu et qui, de ce fait, permet l'évolution positive de sa situation, la guérison de son cœur⁴⁴.

— La fumée de la ville en feu qui n'arrête pas de monter dans le ciel a dû impressionner les contemporains puisque cet événement se a été déjà mentionné deux fois

⁴³ Cf. 6/10 ss.

⁴⁴ Cf. Jean Ansaldi, *Le combat de la prière, de l'infantilisme à l'esprit d'enfance*, Poliez-le-Grand, éditions du Moulin, 2001, p 27 ss.

dans le chapitre précédent ! De quoi s'agit-il ? D'un langage symbolique qui tendait à dire que Rome avait eu le même destin que Sodome et Gomorrhe⁴⁵ ? Ou bien du souvenir d'une réalité historiquement observée qui avait frappé les esprits au point de l'introduire dans un hymne ? Dans ce dernier cas, le premier jet de ce thème devait suivre de peu l'incendie de Rome par Néron (64 après JC).

Deuxième partie

À partir du verset 5, on se trouve, nous l'avons dit, dans un autre contexte. L'expression « Alors sortit du trône une voix qui disait ... » atteste que, manifestement, on est passé à autre chose. Lisons d'abord le texte :

Une voix venant du trône céleste
*Louez notre Dieu, vous, ses serviteurs,
 Vous qui l'adorez, petits et grands*

Foule
Alleluia
*Le Seigneur a inauguré son règne
 Notre Dieu le pantocrator !
 Réjouissons-nous, soyons dans l'allégresse
 Et rendons lui gloire
 Car voici les noces de l'Agneau.
 Son épouse s'est préparée,
 Il lui a été donné de se vêtir d'un lin resplendissant et pur,
 Ce lin, ce sont les œuvres justes des saints*

Cette partie se poursuit hors hymne, ce qui n'est pas sans poser des questions :
 « Une ange me dit : "Écris ! Heureux ceux qui sont invités au festin des noces de l'agneau" » !

— Le Seigneur a inauguré son règne : littéralement « a régné ». Manifestement ce vers fait allusion à la croix et à la résurrection du Christ.

— La métaphore du lien conjugal unissant le Christ et son Église trouve de nombreuses racines dans l'Ancien Testament : Osée 2, Ésaie 54/6, etc. Elle est souvent présente dans le Nouveau Testament : Éphésiens 5/24 ss, 2 Corinthiens 11/2, etc.

— Le déplacement d'accent sur l'épouse étonne, surtout que sa parure est constituée des œuvres justes des saints, expression qui est manifestement de la main de Jean. Toutefois il ne faut pas lire ici le débat sur les bonnes œuvres méritoires : cette tunique de lin « a été donnée » à l'Église; d'autre part, les œuvres justes se résument dans le fait que les croyants ont persévéré dans la foi malgré les menaces de la bête.

On peut toutefois se demander s'il n'y a pas ici une intervention de l'auteur du livre qui interpole un morceau liturgique appartenant à la célébration eucharistique, le verset 9b en faisant partie.

On peut alors reconstituer celui-ci de la manière suivante :

⁴⁵ Cf. Genèse 19/28.

Célébrant
Louez notre Dieu, vous, ses serviteurs, Vous qui l'adorez, petits et grands !

Assemblée
Alleluia

Célébrant
*Le Seigneur a inauguré son règne, Notre Dieu le pantocrator !
 Réjouissons-nous, soyons dans l'allégresse
 Et rendons-lui gloire Car voici les noces de l'Agneau.*

Assemblée
Heureux ceux qui sont invités au festin des noces de l'Agneau !

Nous aurions donc là un morceau de liturgie eucharistique que Jean reprend et adapte aux besoins de son exposé. Ce n'est bien sûr qu'une hypothèse mais elle a un bon degré de probabilité.

II. REPRISE SYSTÉMATIQUE

1. Nous l'avons déjà dit, mais il faut y insister : la vie du Royaume ce n'est certes pas de se réjouir des malheurs des autres, y compris ceux des persécuteurs; encore moins de demeurer dans l'esprit de vengeance ! Mais il nous faut aussi prendre garde de ne pas faire de ce projet de vie un carcan inhumain et culpabilisateur : le fidèle n'est pas arraché à son humanité.

Dès lors il importe que la prière ne soit jamais censurée : c'est dans la mise en langage devant Dieu des troubles du cœur que gît le secret de la guérison et non dans le refoulement. S'il n'est évangéliquement pas légitime de se venger, il est compréhensible de le souhaiter et d'exposer ce désir devant son Seigneur. En verbalisant devant Dieu les parties les plus troubles de nous-mêmes, nous nous exposons au déplacement de ce langage et donc à la libération de notre intériorité.

2. L'Église est métaphoriquement désignée comme « épouse du Christ » ! Notons qu'il s'agit de la communauté *in corpore* et non de chaque fidèle pris isolément. On ne peut donc verser dans une spiritualité où « l'âme » de chaque fidèle serait l'épouse du Christ, spiritualité qui a entraîné de nombreuses dérives.

Mais il ne s'agit pas non plus de perdre les riches connotations de cette désignation qui insiste sur le fait que le lien d'alliance entre l'Église et son Seigneur est indestructible, pour le meilleur et pour le pire.

Le seul moyen de rester dans l'équilibre, c'est de ne pas privilégier une métaphore sur les autres car elles se corrigent l'une l'autre. Or l'Église est aussi peuple, vigne, corps du Christ, etc.

3. La Cène (pain rompu et distribué, coupe élevée et distribuée) est l'un des deux centres du culte, l'autre étant la Parole lue et prêchée (c'est-à-dire la Parole distribuée). Elle réalise au cœur de l'histoire ce qui sera en sa fin⁴⁶; elle est l'un des lieux où l'Église met au monde le Christ.

La prière d'épiclese de notre liturgie est parlante à cet égard dans ses trois parties⁴⁷ :

* Mémoire de la mort et de la résurrection du Seigneur. (Le Christ qui était).

⁴⁶ Cf Apocalypse 21 et 22

⁴⁷ Le terme d'épiclese désigne la demande d'envoi du Saint-Esprit qui seul rend le Christ présent.

- * Joie de sa présence aujourd'hui. (Le Christ qui est).
- * Attente anticipée de son retour. (Le Christ qui vient).

La Cène ne peut être que vécue dans l'allégresse car elle est festin des noces, réactualisation de l'union entre le Christ et l'Église.

Dans une culture contemporaine largement fondée sur l'image et le figuratif, il importe de s'interroger à nouveau sur sa place et sa fréquence dans nos cultes.

b) Les béatitudes de l'Apocalypse

Nous voulons terminer notre lecture par l'écoute des *béatitudes* que contient l'Apocalypse : il y en a 7, comme chez Matthieu (5/3 ss); et ce chiffre n'est pas dû au hasard quand on sait l'importance de la symbolique des nombres pour Jean.

Nous allons les citer les unes après les autres, sans en faire une étude exhaustive, l'essentiel étant, d'une part, de pénétrer plus avant dans la spiritualité de l'auteur et, d'autre part, d'enrichir notre prière et notre hymnologie.

1. *Heureux celui qui lit et ceux qui écoutent la parole de la prophétie et qui gardent ce qui s'y trouve écrit, car le temps est proche (1/3).*

— Remarquons d'entrée le singulier pour la lecture et le pluriel pour l'écoute. Manifestement, dès début de son œuvre, notre auteur se situe dans un contexte culturel où l'on peut discerner un lecteur et des participants : parce qu'il tient son message de Dieu, il attend qu'il soit lu dans la célébration au même titre que l'Ancien Testament. On assiste du même coup à la naissance d'une Écriture chrétienne, le texte de l'Apocalypse devant faire l'objet d'une lecture dans le culte⁴⁸.

— Il faut être attentif au mot « prophétie » et ne pas tomber dans le contresens général : un prophète n'est pas d'abord un homme qui prédit l'avenir ! Mais, en suivant l'étymologie, c'est celui qui pose une parole pour ... et devant... le peuple de Dieu. Il s'agit pour lui de relire les Écritures (et Jean n'arrêtera de citer l'Ancien Testament) et de les réinterpréter en fonction du contexte nouveau que vivent les fidèles. Ce que Paul ou Jean appellent « prophétie » ressemble fort à ce que nous appelons aujourd'hui « prédication ».

— « Garder la prophétie » : le verbe utilisé voulait dire dans le grec ancien « surveiller », « observer (dans le sens de regarder attentivement) ». Il a pris dans le Nouveau Testament, et surtout chez Jean, le « sens de se maintenir dans ... ». Ainsi, « garder la parole de Jésus », c'est se demeurer en communion avec elle, la méditer et en vivre.

— « Le temps est proche ». Nous savons maintenant que le voyant de l'Apocalypse joue sur les temps verbaux. Cette expression veut dire :

* La fin des temps où Jésus reviendra n'est pas loin.

* Mais aussi, nous dirions surtout : le Christ est sur le point de venir vous rencontrer dans la célébration culturelle.

Pour un usage liturgique et son chant sur la même mélodie que celle utilisée pour les béatitudes de Matthieu, il ne faut pas oublier que celle-ci a été écrite dans un contexte culturel bien affirmé. Pour la distinguer de la sixième (cf plus loin), il faut nettement marquer cette dimension :

*Bienheureux ceux qui célèbrent le Seigneur,
Par les Écritures, le Christ s'approche d'eux.*

⁴⁸ Cf. aussi 2 Pierre 3/15.

2. Heureux dès à présent ceux qui sont morts dans le Seigneur; ils se reposent de leurs peine et leurs œuvres les suivent (14/13).

— Il s'agit de savoir à quoi se rapporte ce « dès à présent » : « Heureux ceux qui dès à présent sont morts » ou « heureux dès à présent ceux qui sont morts ». Nous avons choisi cette seconde lecture. Il n'est pas question pour Jean de déclarer heureux ceux qui meurent tout de suite !

— On ne peut réduire ce verset à une parole concernant les martyrs car Jean emploie une tonalité générale. En fait, nous sommes dans une ligne johannique : le salut c'est dès maintenant; « celui qui écoute ma Parole et qui croit ... a déjà la vie éternelle; il ne viendra pas en jugement; il est passé de la mort à la vie » (Jean 5/24). Donc, dans la foi, la mort ne change pas le statut du fidèle : il était et il reste dans la nouvelle vie.

— « Ils se reposent » : le Règne de Dieu est souvent comparé à un grand sabbat. Celui-ci commence dans la vie de foi, se poursuit dans la mort et se manifestera lors de l'accomplissement de toutes choses.

— « Leurs œuvres les suivent » : il ne s'agit pas ici d'œuvres méritoires autour duquel, le jour du jugement, se décidera la vie ou la mort; en effet, Jean y insiste tout le long de son Apocalypse, ce jugement est en arrière du croyant. Les œuvres désignent ici la manière spécifique par laquelle chacun a vécu dans la foi, ce qui constitue l'unicité de son existence devant Dieu. Dans la vie nouvelle avec Christ, on ne fait pas table rase de la personnalité de chacun. C'est une personne précise, avec tout ce qui la constitue, qui est et qui sera accueilli par le Père de Jésus-Christ.

Transcription pour un usage liturgique :

*Bienheureux ceux qui sont morts dans la foi,
Ils entrent dans le repos de leur Seigneur.*

3. Heureux celui qui veille et garde ses vêtements, il ne marchera pas nu et l'on ne verra pas sa honte (16/15).

— Ce verset a probablement été ajouté par Jean au cours d'une seconde édition. Il est en effet manifeste que 16/14 et 16/16 sont en continuité.

— Cette béatitude n'est pas compréhensible sans 16/15a : « Voici je viens comme un voleur », donc veillez ! Nous l'avons dit souvent, cette venue est en fait une « re-venue » si on pense à l'incarnation; elle est sans cesse offerte dans le culte sans que celle-ci ne rende inutile la venue finale et glorieuse.

— L'auteur a déjà utilisé la métaphore vêtu/nu, en particulier en 3/17-18 : être vêtu, c'est avoir endossé la tunique blanche du salut; c'est donc ne pas compter sur soi-même et ses exploits (même religieux) pour définir sa propre identité; être nu, c'est n'être que soi-même, dans sa « réalité naturelle », loin de la communion avec le Christ⁴⁹.

— À la suite de bien des paraboles évangéliques, cette béatitude met en évidence la dimension chrétienne comme veille : le fidèle, au bénéfice du salut, attend et espère la venue de son Seigneur.

Transcription pour un usage liturgique

*Bienheureux celui qui a revêtu le Christ et qui veille,
Il ne sera pas confus.*

4. Heureux ceux qui sont invités au festin des noces de l'agneau (19/9).

Nous avons longuement travaillé ce texte dans le paragraphe précédent et nous avons essayé de montrer que cette béatitude était sans doute extraite d'une célébration liturgique de la Cène. Nous renvoyons donc à cette étude.

La transcription de cette béatitude pour un usage liturgique est plus difficile en raison de sa brièveté. Aussi nous l'associons à Apocalypse 3/20, texte bien connu par ailleurs et qui semble appartenir aussi à la célébration de la Cène.

⁴⁹ Paul écrit en Romains 13/14 : « Revêtez le Seigneur Jésus-Christ et ne vous abandonnez pas aux préoccupations de votre nature pour en satisfaire les convoitises ». Cf. aussi 2 Corinthiens 5/1 ss.

*Bienheureux ceux qui sont invités au festin des noces de l'Agneau,
Ils partagent la table de leur Seigneur.*

5. *Heureux et saint [est] celui qui a part à la première résurrection, Sur eux la seconde mort n'a pas d'emprise (20/6).*

— Un détail : la première partie de cette béatitude est au singulier, la seconde au pluriel.

— La sainteté est liée au ministère royal et sacerdotal qu'exercent les fidèles comme l'indique la suite du verset (20/7)⁵⁰.

— Nous sommes dans le contexte du millénium : Satan est lié pour mille ans; les fidèles morts qui ne se sont pas livrés au culte des idoles ressuscitent, mais pas les autres. Ils règnent sur terre avec le Christ pendant cet espace de mille ans. Puis viendra la fin; tous les morts ressusciteront mais ceux qui ne sont pas décédés en Christ seront jugés et mourront à nouveau pour toujours (seconde mort).

— Comprendre cette béatitude, c'est d'abord interpréter cette période de mille ans dont il est parlé dans ce chapitre. Faut-il la prendre de façon réaliste comme une chronologie de ce qui doit arriver ? En fait, en regardant le texte de près, on s'aperçoit que les disciples de l'Agneau participent au règne du Christ depuis le début du livre. On peut relever qu'ils ont déjà le jugement derrière eux et reçoivent la vie. Autrement dit, fidèle à sa méthode, l'auteur ne fait que reprendre encore la même chose sous un autre angle. Il s'agit d'éclairer autrement ce qu'il n'a cessé de présenter.

La première résurrection, c'est donc le baptême et l'entrée dans la foi ! Paul parlait déjà, à propos de ce sacrement, de mourir et de ressusciter avec Christ (Romains 6/1 ss).

— Celui donc qui est en Christ est déjà passé de la mort à la vie. Il ne viendra pas en jugement. La mort ne changera rien à son statut.

Transcription pour un usage liturgique

*Bienheureux ceux qui sont ressuscités avec le Christ,
La mort n'aura pas prise sur eux.*

6. [*Voici je viens bientôt*], *Heureux celui qui garde les paroles prophétiques de ce livre (22/7)*

— Cette sixième béatitude est proche de la première (1/3) : le verbe « garder » est présent dans le même sens; le livre que Jean écrit est aussi déclaré « prophétique ».

— On notera pourtant qu'il ne s'agit plus ici d'un usage liturgique mais individuelle des Écritures : « celui qui lit » n'est pas ici mentionné, contrairement à 1/3; la béatitude vise des fidèles pris un à un dans leur vie spirituelle personnelle. Elle n'est pas suivie par « le temps est proche » comme en 1/3 mais précédée par « Voici je viens bientôt ».

Malgré ces nuances, sa parenté avec la première béatitude montre que nous sommes ici situé au cœur du message de l'auteur.

Transcription pour un usage liturgique

*Bienheureux celui qui persévère dans les Écritures,
Proche est pour lui la venue du Seigneur.*

7. *Heureux ceux qui lavent leur robe; ils ont droit à l'arbre de vie et ils entrent, par les portes, dans la cité (22/14).*

— « Laver sa robe dans le sang de l'Agneau » : c'est la manière qu'a notre auteur pour exprimer ce que Paul traduisait par « être justifié par Dieu à cause du Christ ». La foi est certes présente, mais l'allusion au baptême est sous-entendue par le verbe « laver ».

— Dans le jardin d'Éden, il y avait deux arbres : l'un, celui de la connaissance du bien et du mal, était interdit; en consommer signifiait vouloir se faire « comme un dieu ». On devait par contre manger du second, de l'arbre de vie, car celle-ci vient

⁵⁰ Cf. notre premier chapitre où nous avons commenté le fait que les fidèles sont tous faits saints et prêtres.

toujours de l'extérieur de l'homme. On sait comment Adam et Ève furent chassés de ce jardin et ne purent plus en manger. La vie en Christ rétablit donc la situation originelle : la réception de la vie toujours offerte par Dieu⁵¹.

— Dans l'Ancien Testament, cette situation de communion avec Dieu avait certes été métaphorisée par le jardin d'Éden; mais elle l'avait été aussi par Jérusalem et son temple. Notre auteur reprend ces deux métaphores : la « nouvelle Jérusalem » (que Paul, en Galates 4/26, identifie à l'Église) est ouverte aux fidèles. Ils y passent par la porte car ils en sont citoyens de droit.

Transcription pour un usage liturgique
Bienheureux ceux que le Christ pardonne et sauve,
La vie dans la cité de Dieu leur est promise.

⁵¹ Cf. 22/2.

LE CHEMIN PARCOURU.....

ET CELUI QUI RESTE ENCORE

1. Le plus frappant peut-être, dans ce voyage à travers les hymnes de l'Apocalypse, c'est leur recentrage autour du Christ, l'Agneau immolé .

Ce titre christologique est en soi parlant : tout homme censé, à propos de la croix, parlerait de défaite, d'échec cuisant, d'effacement des prétentions messianiques du supplicié. C'est au contraire, en ce lieu extrême de négation, que Jean parle de *victoire* . Les puissances se sont déchaînées; malgré cela, le Christ n'a pas cédé en faisant face à la manière des hommes; il n'a pas pris le pouvoir politique mais a manifesté le **jugement de Dieu : condamnation du péché et justification du pécheur.**

Dès lors le Seigneur Jésus a révélé la vraie figure de « Celui qui siège sur le trône » en permettant que Satan soit délogé des cieux, que l'image que l'on se fait de Dieu soit débarrassé de toute connotation avec le mal, la punition, l'accusation, la mauvaise conscience, etc.

À partir de cette victoire, c'est du lieu de ce « manque à être » que constitue la croix que Dieu se manifeste comme souverain du monde. Mais c'est aussi dans ce « manque à être » que s'enracine la louange de l'Église.

2. Ce « Dieu et cet Agneau vainqueurs » sont donc désormais proche de leur peuple. Non seulement ils sont *étant* et *était* , mais ils sont aussi *venant* . Cette « revenue », qui anticipe pleinement les moments terminaux de l'histoire, se réalise dans le culte dont les composantes essentielles nous ont été données : **Écritures prêchées, baptême administré, Cène célébrée.** La liturgie apparaît alors comme triplement articulée : **mémoire des venues antérieures de Dieu, célébration de sa venue actuelle, attente de sa venue finale.**

Ce culte ne se donne pas d'abord comme un cadeau fait aux fidèles, mais comme la fonction principale de ceux-ci : louer le *venant* au nom des hommes, intercéder auprès de *Celui qui siège sur le trône* au nom de ces mêmes hommes.

C'est pour accomplir cette tâche que les membres du nouveau peuple de Dieu (d'origine juive ou païenne) sont associés au ministère de l'Agneau immolé et donc, comme lui et en lui, sont faits prêtres et rois.

3. Ce culte, toujours en communion avec la louange universelle rendue à Dieu, se situe donc au cœur du monde et de son histoire, même si cette affirmation fait sourire ironiquement les puissances de ce monde. Par son rythme, ses rites, ses mots, etc, il conteste radicalement les idoles que servent les païens. Pour les fidèles, les activités politiques, économiques, scientifiques, culturelles ne sont pas négligeables, il s'en faut de beaucoup; mais ils dénoncent implicitement, par leur célébration liturgique, leur fond idolâtre.

4. Le fait que Dieu et son Christ soient toujours les *venants* dans le culte et que, du même coup, les fidèles n'ont plus rien à espérer qu'ils n'aient déjà, n'arrache pourtant pas l'Église à son attente de la manifestation finale et publique. C'est que Satan continue à être actif sur la terre et, avec lui, son cortège de souffrances et de mort.

D'un même élan, l'Église peut saluer le Christ régnant qui vient présider son culte et, pourtant, prier « que ton règne vienne ».

LISTE DES SENTIERS PARUS

Commande à la Communauté)

Sentiers bibliques

Sentier n° 9, 1998 : Sr Katharina SCHÄCHL, J. ANSALDI, *Les psaumes des montées, Quinze stations pour un pèlerinage*, tome 1.

Sentier n° 10, 1998 : Sr Katharina SCHÄCHL, J. ANSALDI, *Les psaumes des montées, Quinze stations pour un pèlerinage*, tome 2.

Sentier n° 13, 2000, Sr Katharina Schächl, Jean Ansaldi, *Qui dites-vous que je suis ? Hymnes et confessions de foi dans les épîtres de Paul et celles de ses disciples*

Sentiers systématiques

Sentier n° 1, 1991 : J. ANSALDI, *Prier aujourd'hui, De l'infantile à l'esprit d'enfance*

Sentier n° 2, 1992 : J-L. BLANC, *La liberté aujourd'hui, De la liberté aux libérations*

Sentier n° 3, 1993 : J. ANSALDI, *Se tenir devant Dieu dans la lecture des Écritures*.

Sentier n° 4, 1994 : J. VALETTE, J. ANSALDI, É. CUVILLIER, les SŒURS, *Salut, souffrance et guérison*.

Sentier n° 5, 1995 : Gerhard TERSTEEGEN, *Chemin de vérité*. (Traduction : Sœur Corinna et Ch. Singer)

Sentier n° 6, 1996 : J. ANSALDI, *La mort dans la vie et la vie après la mort*.

Sentier n° 7, 1997 : J. ANSALDI, J-L. BLANC, Sr Katharina SCHÄCHL, *De l'ennui au repos*.

Sentier n° 8, 1998 : J. ANSALDI, A. BIRMELÉ, J-L. BLANC, M. CLÉMENT, Sr CHRYSOSTOME, J. SABATTIER, A et H. SCHLIMM, CH. et I. SINGER, D-K. et S-H. YOUN, *Vie communautaire et monastique en pays huguenot, Dix ans déjà !*

Sentier n° 11, 1999 : Sr Katharina SCHÄCHL, Ch. SINGER, J. ANSALDI, Sr Fabienne Ambs, G. TERSTEEGEN, *Sur les traces du Seigneur, Comment marche un disciple*.

Sentier n° 12, 2000: Jean ANSALDI, Jean-Luc BLANC, Sr Katharina SCHÄCHL, Christophe SINGER, Sr Corinna THOMAS, *La résistance à l'Évangile, Le diable est-il mort ?*

Sentier n° 14, 2001, Jean ANSALDI, Christophe SINGER, Sr Katharina SCHÄCHL, *Le Dieu trinitaire, une expérience de salut*

LISTE DES SENTIERS PARUS

Commande à la Communauté)

Sentiers bibliques

Sentier n° 9, 1998 : Sr Katharina SCHÄCHL, J. ANSALDI, *Les psaumes des montées, Quinze stations pour un pèlerinage*, tome 1.

Sentier n° 10, 1998 : Sr Katharina SCHÄCHL, J. ANSALDI, *Les psaumes des montées, Quinze stations pour un pèlerinage*, tome 2.

Sentier n° 13, 2000, Sr Katharina Schächl, Jean Ansaldi, *Qui dites-vous que je suis ? Hymnes et confessions de foi dans les épîtres de Paul et celles de ses disciples*

Sentiers systématiques

Sentier n° 1, 1991 : J. ANSALDI, *Prier aujourd'hui, De l'infantile à l'esprit d'enfance*

Sentier n° 2, 1992 : J-L. BLANC, *La liberté aujourd'hui, De la liberté aux libérations*

Sentier n° 3, 1993 : J. ANSALDI, *Se tenir devant Dieu dans la lecture des Écritures*.

Sentier n° 4, 1994 : J. VALETTE, J. ANSALDI, É. CUVILLIER, les SŒURS, *Salut, souffrance et guérison*.

Sentier n° 5, 1995 : Gerhard TERSTEEGEN, *Chemin de vérité*. (Traduction : Sœur Corinna et Ch. Singer)

Sentier n° 6, 1996 : J. ANSALDI, *La mort dans la vie et la vie après la mort*.

Sentier n° 7, 1997 : J. ANSALDI, J-L. BLANC, Sr Katharina SCHÄCHL, *De l'ennui au repos*.

Sentier n° 8, 1998 : J. ANSALDI, A. BIRMELÉ, J-L. BLANC, M. CLÉMENT, Sr CHRYSOSTOME, J. SABATTIER, A et H. SCHLIMM, CH. et I. SINGER, D-K. et S-H. YOUN, *Vie communautaire et monastique en pays huguenot, Dix ans déjà !*

Sentier n° 11, 1999 : Sr Katharina SCHÄCHL, Ch. SINGER, J. ANSALDI, Sr Fabienne Ambs, G. TERSTEEGEN, *Sur les traces du Seigneur, Comment marche un disciple*.

Sentier n° 12, 2000: Jean ANSALDI, Jean-Luc BLANC, Sr Katharina SCHÄCHL, Christophe SINGER, Sr Corinna THOMAS, *La résistance à l'Évangile, Le diable est-il mort ?*

Sentier n° 14, 2001, Jean ANSALDI, Christophe SINGER, Sr Katharina SCHÄCHL, *Le Dieu trinitaire, une expérience de salut*